

ŒUVRES CHOISIES
DE
LA CHAUSSÉE.

TOME SECOND.

ŒUVRES CHOISIES

DE

LA CHAUSSÉE.

TOME SECOND.

EDITION STEREOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M DCCCX.

L'ÉCOLE DES MERES,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

27 avril 1744.

ACTEURS.

M. ARGANT.
MADAME ARGANT.
LE MARQUIS, leur fils.
MARIANNE, leur fille.
M. DOLIGNI PERE.
M. DOLIGNI FILS.
ROSETTE, suivante de madame Argant.
LAFLEUR, valet-de-chambre du Marquis.
UN SUISSE.
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.
UN COUREUR.
PLUSIEURS LAQUAIS.

La scene est à Paris, dans la maison de monsieur et de madame Argant.

L'ÉCOLE DES MERES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DOLIGNI PERE, M. DOLIGNI FILS.

DOLIGNI FILS.
Mon pere, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.
DOLIGNI PERE.
Pourquoi?
DOLIGNI FILS.
Madame Argant tient sa fille en couvent;
Et son dessein n'est pas de se donner un gendre.
DOLIGNI PERE.
Projets de femme. Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille;
Il va la ramener au sein de sa famille:
Tiens ton cœur et ta main tout prêts à se donner.
DOLIGNI FILS.
Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre...
DOLIGNI PERE.
Doligni, laissons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons, en pareille rencontre,

Chacun, de pere en fils, employés comme toi.
Va, j'ai passé par-là; tu feras comme moi.

DOLIGNI FILS.

Et si j'aimois ailleurs?

DOLIGNI PERE.

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidelle.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez?

DOLIGNI PERE.

Pour qui donc?

DOLIGNI FILS.

Je le croirois presque.
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI PERE.

L'amour dans un jeune homme est toujours romanesque.
J'aurois été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma premiere amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrette.

DOLIGNI FILS.

Mais je ne connois point mademoiselle Ar ant.

DOLIGNI PERE.

Ni moi: mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI FILS.

Eh! quand elle en auroit quarante!

DOLIGNI PERE.

Ce seroit encor mieux.

DOLIGNI FILS.

N'avez-vous pas du bien?

DOLIGNI PERE.

Il le faut augmenter; sinon il vient à rien.

DOLIGNI FILS.

J'ignore comme elle est d'esprit et de figure.

DOLIGNI PERE.

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure

Qu'une femme à la longue en a toujours assez.
Elle est jeune, au surplus; et tout ce que j'en sais,
C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI FILS.

Qui sait si le rapport d'humeurs...

DOLIGNI PERE.

Autre folie!
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage?
A quoi sert l'examen avant le mariage?
A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connoît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
Le naturel caché prend alors le dessus;
Le masque tombe de lui-même,
Et malheureusement on ne le reprend plus.
Mais enfin le bien reste; et cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient se brouiller sans retour,
Sert de médiateur, au défaut de l'amour.

DOLIGNI FILS, *à part.*

Il cessera d'être inflexible.

SCENE II.

ROSETTE, DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS.

DOLIGNI PERE.

C'est Rosette!

ROSETTE.

Monsieur, ma maîtresse est visible.

DOLIGNI PERE.

Bon. Et monsieur Argant n'arrive donc jamais?
L'œil du maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI PERE.

Voilà bien des délais.

ROSETTE.

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en soit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI PERE.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'est le meilleur ami que j'aie eu de ma vie.
Mais allons voir sa femme, et lui faire ma cour.
Doligni, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

SCENE III.

DOLIGNI FILS, ROSETTE.

DOLIGNI FILS, *à part.*

Il m'aime, je le sais; c'est sur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'est-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde?

DOLIGNI FILS.

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un pere et d'un fils sont toujours orageux.

DOLIGNI FILS.

J'aime; et mon pere veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE.

Il a tort; et son goût devroit suivre le vôtre.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est pas ce qui doit m'embarrasser le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus?
Marianne ayant mis en toi sa confiance...

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela?

DOLIGNI FILS.

Si j'ai plu, tu le sais.

ROSETTE.

Mauvaise conséquence.
Nous ne nous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc!

DOLIGNI FILS.

Eh! que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour et les cœurs soumis à votre empire
De tous vos entretiens ne font pas le sujet?

ROSETTE.

Oh! ce n'est pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, et nous avons les nôtres.

DOLIGNI FILS.

Sur quoi roulent-ils donc, et quel en est l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des sujets qui ne tarissent point.
Quand on est en gaîté, quelquefois on y joint
Des historiettes de fille,
Des contes de couvent. Enfin, que sais-je, moi?
On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien souvent, sans trop savoir pourquoi.

DOLIGNI FILS.

Non, jamais on n'a vu de fille si discrette.

ROSETTE.

Je sers d'exception.

DOLIGNI FILS.

Sois un peu moins secrette.
Le Marquis, par hasard, n'est-il point mon rival?

ROSETTE.

Qui? lui!

DOLIGNI FILS.

Sa cousine est si belle...!
Il fait profession d'être un galant bannal.
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle
Ses talents séducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI FILS.

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.
Il ne possede que trop bien
L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse;
Et tant de cœurs conquis, bien ou mal-à-propos,
Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

ROSETTE.

Comment! vous érigez ce Marquis en héros!

DOLIGNI FILS.

Comment puis-je en effet balancer ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire,
Pour connoître tous ses défauts.
Peut-être à tort je la soupçonne;
Mais pour une jeune personne
L'hommage du Marquis est bien éblouissant.
Plaise à l'Amour que je m'abuse!

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
D'apporter toutes en naissant
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vains soupçons votre esprit se consomme;
Le Marquis choisit mieux.

DOLIGNI FILS.

Eh! peut-il mieux choisir?

ROSETTE.

Mariane est sans doute extrêmement aimable:
La bonté de son cœur la rend inestimable.

C'est un trésor. Heureux qui pourra s'en saisir!
Mais enfin, par vous seul, en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connoît point à la ville, à la cour:
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'est jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel est ce cher Marquis d'impression nouvelle.
Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle,
C'est qu'aucune beauté ne sauroit le tenter
Qu'autant qu'elle est de mode, et qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à supplanter.
Plus le concours est grand; plus il la trouve belle.
Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur
De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'emploie.
En un mot, ce qui fait sa gloire et son bonheur,
C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proie,
Et la rage qu'il porte au sein de ses rivaux.
Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOLIGNI FILS.

Quel travers! car il a de l'esprit, ce me semble?

ROSETTE.

L'esprit et le bon sens vont rarement ensemble.

DOLIGNI FILS.

Tout ce que tu me dis ne me rassure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même; il tourne ici ses pas.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Eh! bon jour Doligni... Parbleu, que je t'embrasse.

ROSETTE, *à part.*

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc? Mon abord te trouble! il t'embarrasse!

(*regardant Rosette.*)

J'en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher;
Je fais profession d'être un rival commode:
Avant qu'il soit peu, dans Paris,
Je veux en amener la mode,
Et mettre les amants sur le pied des maris.
Elle n'est pas si mal, au moins!

DOLIGNI FILS.

Cesse de rire.
Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI FILS.

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.

(*Rosette hausse l'épaule.*)

Tiens, Rosette rougit; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIGNI FILS.

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah! tu fais le discret!
Quand on est tête-à-tête avec elle en secret,
Il est bien mal-aisé de lui parler d'une autre;
Il n'est personne alors qu on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.

Treve entre nous de gentillesse.
Si Madame vous croit un être si parfait,
Eh bien, à la bonne heure ; elle est fort la maîtresse.
Elle peut vous gâter, comme elle a toujours fait.
Mais comme je n'ai pas la même ivresse qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des railleurs :
Ainsi, Monsieur, cherchez vos passe-temps ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, et me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite cousine étoit donc, entre vous,
Le sujet prétendu d'un entretien si doux ?

DOLIGNI FILS.

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Qui ? moi ! j'étois de la partie ?

ROSETTE.

Eh ! vraiment oui ; Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

ROSETTE.

Comme il vous croit un rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre,)
Il me communiquoit sa crainte et son erreur.
Il ne pouvoit voir sans terreur
Que vous fussiez aussi du nombre
De ceux que Marianne a soumis à ses lois.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni ?

DOLIGNI FILS.

Mais, si j'avois le choix,
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.
(*à Rosette.*)
Eh ! que lui disois-tu pour calmer ses alarmes?

ROSETTE.

Mais nous en étions là, quand vous êtes venu ;
Et j'allois à-peu-près lui dire, ce me semble,
Qu'il ne peut se fonder aucune liaison
Entre deux cœurs qui n'ont ensemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raison.
Il faut savoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il se forme entre amants de ces nœuds pleins de charmes
Que l'amour et le temps ne font que redoubler,
L'étoile n'y fait rien : voilà tout le mystere;
C'est qu'au moins par le cœur et par le caractere
Il faut un peu se ressembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute; et cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure?
Et d'où diable le tires-tu?

ROSETTE.

Le bon sens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce siecle commode,
Marianne suivra celui du bon vieux temps,
Et ne prendra jamais ces travers éclatants
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au surplus, si dans cette occurrence
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond respect.
J'y rentre, et je vous fais mon humble révérence.

SCENE V.

LE MARQUIS, DOLIGNI fils.

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amusant;
Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI FILS.

Pas tant. Mais à présent,
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI FILS.

Elle a, comme tu sais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerois-tu?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer?

DOLIGNI FILS.

Plaît-il?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI FILS.

Quelle est cette folie?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu! c'est ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer... c'est avoir de l'amour.
C'est...

LE MARQUIS.

Est-ce que l'on aime encore?

DOLIGNI FILS.

Est-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS.

De quel pays viens-tu?

DOLIGNI FILS.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vécu?

DOLIGNI FILS.

Quelle extravagance est la vôtre?
Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour?

LE MARQUIS.

De véritable amour? A l'autre!
Non, je n'en vis jamais à la ville, à la cour;
Et si j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGNI FILS, *à part.*

Quelle tête!
Quant à moi, je soutiens, sans me faire de fête,
Qu'on aime, et que sans doute on aimera toujours.
Le monde est plein d'amants; il s'en fait tous les jours...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour-propre, et semblables raisons
Engagent à former entre eux des liaisons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI FILS

J'ose croire
Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflammé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, et de se croire aimé.

DOLIGNI FILS.

Mais, Marianne a-t-elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGNI FILS.

Ah! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur alloit se laisser abuser?

LE MARQUIS.

Eh bien, le pis aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI FILS.

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer

Que pour le seul plaisir de la déshonorer,
Et d'en rire après son naufrage?
Ah! Marquis, quel projet! quelle malignité!
Si vous réussissez dans cette indignité,
A vos remords, un jour, craignez de rendre compte.
Croyez que, tôt ou tard, ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

La monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI FILS.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh! que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires.
L'usage et la nature, en faveur des plaisirs,
En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ses desirs:
La morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI FILS.

Par ma foi, ce système est plein d'absurdités.
C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu seras, en amour, une excellente dupe.
Mais, pour me réjouir, je t'alarmois exprès.
Marianne, aujourd'hui, n'est point ce qui m'occupe.
Laissons-là marier; et nous verrons après.

DOLIGNI FILS.

La confidence est fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant à présent, j'aspire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de son nouvel éclat.

DOLIGNI FILS.

La célebre Arthénice?

LE MARQUIS.

Oui; ce n'est qu'elle-même.

DOLIGNI FILS.

Eh bien...?

LE MARQUIS.

Eh bien?

DOLIGNI FILS.

J'entends. Ma surprise est extrême.
D'autant plus qu'elle est fine, et que jusques ici,
De mille et mille amants, pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

DOLIGNI FILS.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeste.

DOLIGNI FILS.

Comment fais-tu pour plaire? Est-ce un don? Est-ce un art?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part,
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI FILS.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI FILS.

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital

Est l'embarras subit, le trouble machinal,
Qui, sans nulle raison, te saisit et te glace,
Sitôt qu'on te regarde ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité:
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par-tout, on est hors de sa place;
Elle suspend, arrête, et fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit, et du corps:
Elle en ôte l'usage; elle en ôte la grace;
Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais, et stupide.
Tel qu'on prend pour un sot, parcequ'il est timide,
Auroit de quoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n'est pas là tout; et si tu te proposes
D'avoir des succès éclatants,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l'air, et les mœurs du temps:
Le monde où tu vas vivre exige, entre autres choses,
Qu'on soit plus amusant que solide et sensé.
Tu ne saurois parler qu'après avoir pensé.
Tu raisonnes toujours, et jamais tu ne causes.
Déraisonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer:
Un peu moins de bon sens, et plus de badinage.
Un homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison, que tu crois un si bel apanage,
Fut toujours le fléau de la société:
Elle en chasse les ris, les jeux, et la gaîté;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle.
On la vante mal-à-propos;
Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle;
La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIGNI FILS.

Tu traites la raison d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en suis bien revenu; je ne prends plus le change.

DOLIGNI FILS.

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI FILS.

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'est Lafleur.

DOLIGNI FILS.

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit fais tes réflexions.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ouf!

LE MARQUIS.

Eh bien! mes commissions?

LAFLEUR.

Oh! palsembleu, monsieur, souffrez que je respire.
Si vous continuez ainsi vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LAFLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
Vous allez à votre aise, et vous parlez de même.
Il n'en est pas ainsi des malheureux piétons.

LE MARQUIS.

Reste en place; respire; et point de ces dictons.

LAFLEUR.

Morbleu, je suis bien las de ces courses maudites.

LE MARQUIS.

Quels papiers tiens-tu là?

LAFLEUR.

La liste des visites.

LE MARQUIS.

J'ai vu celle d'hier.

LAFLEUR.

Elle est de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon!

LAFLEUR.

Demandez au suisse: oui rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Eh! mais, la matinée est un temps solitaire.

LAFLEUR.

Il est certaines gens, pour certaine raison,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LAFLEUR.

Le propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien.

LAFLEUR.

Le tapissier.

LE MARQUIS.

Oui-dà!

LAFLEUR.

Le traiteur.

LE MARQUIS.

Peste!

LAFLEUR.

Le loueur de carrosse.

LE MARQUIS.

Après.

LAFLEUR.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS.

Ces Messieurs sont venus?

LAFLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens.

LE MARQUIS.

Leurs gens...!

LAFLEUR.

Oui; ce sont des sergens;
Et voici, monsieur, de leur prose,
Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

(*il chante.*)

Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeux...

LAFLEUR.

Chantez; c'est bien prendre la chose.

LE MARQUIS, *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LAFLEUR.

Beau diable de présent!

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu su t'introduire?

LAFLEUR.

Plus invisiblement que n'eût fait un esprit.

LE MARQUIS.

Comment se porte-t-on?

LAFLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'instruire.
Comment a-t-on reçu les bijoux?

LAFLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LAFLEUR.

C'est qu'il n'étoit pas jour chez elle;
Et qu'ainsi je n'ai pu voir que sa demoiselle.
Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, et je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LAFLEUR.

Quoi! pas même, monsieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS.

Non; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LAFLEUR, *à part.*

Ah! ce ne sera pas de rendre.
(*haut.*)
On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

LAFLEUR.

Tout-à-fait;
A ce baron qui la pourchasse:
Il prétend, dès demain, que la noce se fasse.

LE MARQUIS.

Bon!

LAFLEUR.

Un petit billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS, *rêvant.*

Il faut que tout cela finisse.
(*à Lafleur, qui rit.*)
De quoi ris-tu? Dis donc.

LAFLEUR.

D'un tour assez falot,
Dont la suivante d'Arthénice
Vient, à votre sujet, de régaler un sot.
J'étois dans l'antichambre à causer avec elle,
En tout bien, tout honneur...

LE MARQUIS.

Eh! tâche d'abréger.

LAFLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle
À pensé me dévisager.
« Va-t'en, m'a-t-elle dit, au diable, avec ton maître.
« Depuis assez long-temps il a dû reconnoître
« Qu'il prend un inutile soin.
« Ma maitresse n'en veut, ni de près, ni de loin ».
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête:
C'est que le vieux Baron lui-même, à pas de loup,
Venoit d'arriver tout-à-coup,
Qui, mordant à la grappe, et d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geste cavalier,
M'a flatté, si jamais le hasard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De descendre par l'escalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il osât te faire cette grace.

LAFLEUR.

Eh! non pas, s'il vous plait; souffrez que je m'en passe.
J'ai volé chez Michel, et de-là chez Passeau.
J'ai vû vos deux habits; ma foi! rien n'est si beau;
Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j'ai, sans aucun délai,
Été chez la Duchapt; et puis chez la Bourrai;
Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes;
L'une est en petit jaune, et l'autre en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt?

LAFLEUR.

Vous les aurez dans peu;
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou mons la Fleur est ivre,
Ou ces gens sont devenus fous.

Parbleu ! je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus servir.

LAFLEUR.

C'est ce qu'ils disent tous.
Par l'homme en question j'ai fini mes messages;
Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent?

LAFLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un billet du triple, et de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déja pour plus que je ne dois.

LAFLEUR.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
Ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l'usage?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai besoin, en un mot comme en cent,
De deux mille louis.

LAFLEUR.

Quel besoin si pressant
En pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Est-ce donc qu'à mon âge
Il n'est pas naturel de chercher à jouir?

LAFLEUR.

Sans être libertin, on peut se réjouir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin? Le suis-je?

LAFLEUR.

Ah! mon cher maître,
Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore en quoi donc? Dis-le moi; j'y consens.

LAFLEUR.

Eh! parbleu, tout vous duit à la fois; somme toute,

Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Eh! ne sont-ce pas là des plaisirs innocents?

LAFLEUR.

Vous les menez un train de chasse;
Et vous indisposez le pu l c contre vous.

LE MARQUIS.

Ah! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse?
Peut-on empêcher les jaloux?
Crois-moi, va, je connois le monde;
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LAFLEUR.

En faux raisonnements votre morale abonde.
Mais, encore une fois, sachez vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie:
Songez-y: je vous signifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du couvent,
Pour lui faire, avec vous, partager l'héritage,
Et peut- tre encor davantage.
Vous savez que Monsieur l'en presse assez souvent.

LE MARQUIS.

Eh! ventrebleu! va-t'en faire un t ur à l'office,
Et rêver, en buvant, aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse et de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LAFLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LAFLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LAFLEUR.

S'il venoit en buvant, je roulerois carosse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

MADAME ARGANT.

Le Marquis viendra-t-il?

ROSETTE.

Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ses pas
Il achève à présent de donner audience.

MADAME ARGANT.

Ah! Rosette!

ROSETTE.

Comment! qui vous fait soupirer?

MADAME ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, Madame, y peut-il conspirer?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mere?

MADAME ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis, que s'est-il donc passé?
Vous seroit-il moins cher?

MADAME ARGANT.

Je rougis de le dire;

Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

MADAME ARGANT.

Eh! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE, *à part.*

Ma foi! ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raison qui passera bien vite.
(*haut.*)
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

MADAME ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.
Eh! peut-il être mieux sans y perdre? Il est bien.
(*à part.*)
S'il cessoit d'être un fat, il ne seroit plus rien.
(*haut.*)
Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

MADAME ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

MADAME ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le soutiens, et nous serons d'accord.
Quoi! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme de France
Qui sait le mieux choisir une étoffe de goût;
Qui s'habille et se met avec une élégance
Qu'on cherche à copier sans en venir à bout?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,
Qu'il aime un peu le luxe et la frivolité?
Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité?

Qu'il aime le plaisir, et contracte des dettes?
Eh! n'en voulez-vous pas faire un homme de cour?

MADAME ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

MADAME ARGANT.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi je n'en suis point en peine.

MADAME ARGANT.

J'en accepte l'augure.... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari?

ROSETTE.

La demande est nouvelle!
Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

MADAME ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né....

MADAME ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie,
Qu'il a des volontés, et qu'il vous contrarie.
Il lui sied bien, en vérité!
Il faudroit arrêter cette témérité....
Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
Aux dépens du Marquis, s'entend,
Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,
Votre fille du cloître.

MADAME ARGANT.

Il est vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire?
Pour priver le Marquis de la moitié du bien?

MADAME ARGANT.

Et m'empêcher par-là de faire un mariage
Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien.
Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

MADAME ARGANT.

Non vraiment; si cela peut être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,
Suppléer au défaut d'une illustre naissance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice.
Ce projet vous est cher: vous l'avez résolu.
Il faut bien, à son tour, que Monsieur obéisse.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'est bien assez d'avoir reçu dans la maison
Cette niece orpheline, et presque sans fortune,
Qu'il vous fit accueillir par la seule raison
(*à part.*)
Qu'elle porte son nom. Notez, par apostille,
Qu'elle reçoit sa niece et refuse sa fille.

MADAME ARGANT.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Que c'est vous montrer
La tante la meilleure et la plus généreuse
Qu'on puisse jamais rencontrer.

MADAME ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déja! L'aventure est heureuse!

MADAME ARGANT.

Qu'il est mis agréablement!

SCENE II.

LE MARQUIS, MADAME ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, et ne point m'amuser.
(*il lui baise la main.*)
Me pardonnerez-vous?

ROSETTE, *à part.*

Ah! comme il sait la prendre.

MADAME ARGANT.

Rosette a su vous excuser.

LE MARQUIS.

Rosette!

ROSETTE.

Moi, Madame!

MADAME ARGANT.

Oui; soyez content d'elle.
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

MADAME ARGANT, *à Rosette.*

Va, compte qu'il saura récompenser ton zele.

ROSETTE, *à part.*

Oui-dà!

MADAME ARGANT.

Mais laisse-nous un moment d'entretien.

SCENE III.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

J'aurois à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

MADAME ARGANT.

Il n'en est pas besoin; restez.
J'exigerois de vous une entiere franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

MADAME ARGANT.

Vous me la promettez?

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon ame est affermie;
J'en fais profession, et sur-tout avec vous.

MADAME ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'est unir à la fois les titres les plus doux.

MADAME ARGANT.

A votre âge, mon fils, et fait comme vous êtes;
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dresser mille embûches secrettes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé par goût ou par foiblesse,
J'excuserois votre jeunesse;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous passez pour avoir un tendre attachement:
C'est une beauté rare, et qu'on m'a fort vantée,
Mais à quoi votre sort ne peut pas être joint....
Vous rougissez, mon fils, et ne répondez point.
Si votre ame, à présent, un peu trop enchantée,

Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entier sans répugnance
Dans des projets, pour vous, formés dès votre enfance,
Et que, jusqu'à ce jour, je n'ai point négligés.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous exigez.
Oui, l'on vous a dit vrai: mais soyez plus tranquille.
C'est un amusement frivole et passager,
Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,
S'est fait depuis peu par la ville,
Seulement pour remplir un loisir inutile.
Pareil attachement, si pourtant c'en est un,
Ne tient qu'autant qu'on veut; la rupture est facile:
Rien n'est plus simple et plus commun.
De semblables romans n'ont pas pour héroïnes
Des personnes assez divines
Pour fixer sans retour ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes.
C'est l'espoir assuré d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les armes.
Elles n'allument point de véritables feux;
Et l'on est leur amant sans en être amoureux.

MADAME ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon estime et mon amour pour vous!
Ah! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiscretes.
Votre établissement est l'objet le plus doux
Que ma tendresse se propose;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'est sur vous aussi que mon cœur s'en repose.

MADAME ARGANT.

J'ai de l'ambition; mais pour vous seulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

MADAME ARGANT.

Ecoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai destiné.
Mais ce n'est pas assez; et vous n'êtes pas né
Pour vivre et pour passer simplement votre vie
Dans l'indolente oisiveté
D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là mon plan.

MADAME ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez dessein de paroître au grand jour;
Que votre but ne soit de percer à la cour:
Un bien considérable en applanit la route.
Mais pour vous abréger un chemin toujours long,
Il seroit un moyen plus facile et plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit?

MADAME ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit et l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point.
Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave.
Quoi! voulez-vous sitôt que je devienne esclave?

MADAME ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point
Un peu d'aversion?

LE MARQUIS.

Moi, Madame? Eh! qu'importe?
Quand mon aversion seroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela comme en tout,
Le sacrifice est prêt: ce n'est pas une affaire.
Le desir de vous satisfaire

Me tiendra toujours lieu de penchant et de goût.
Mais mon pere...?

MADAME ARGANT.

Ah! je sais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats,
Votre pere s'appaise, et finit par se rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous seriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah! ciel!

MADAME ARGANT.

Il a cédé.
N'en a-t-il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état?
Au sujet de ce marquisat
Sa répugnance étoit extrême;
Il ne vouloit pas s'y prêter:
Mais vous le desiriez; c'est sur quoi je me fonde:
Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde?
Mais celui de marquis me flatte infiniment;
Je vous l'avoue ingénument.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon pere à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

MADAME ARGANT.

Cette acquisition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai; c'est ce qui m'étonne.

MADAME ARGANT.

Il arrive aujourd'hui; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à son retour la scene sera bonne.
Il ne sera pas mal surpris
De l'état que nous avons pris

Pendant le cours de son absence.
Il ne pourra pas voir sans jetter les hauts cris
Ces embellissements et ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, et ce suisse sur-tout,
Ne seront pas trop de son goût.

SCENE IV.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

M. ARGANT.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte!

LE SUISSE.

Que voulez-vous?

M. ARGANT.

Eh! que t'importe?
Mais est-ce ici chez moi?

LE SUISSE.

Ça, Monsieur, votre nom?

M. ARGANT.

Mon nom...?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

M. ARGANT.

Je n'en connois pas un.

LE SUISSE.

J'attends votre réponse.

UN LAQUAIS, *à son camarade.*

Connois-tu ça?

UN AUTRE LAQUAIS.

Moi! Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur, pardonnez... Madame, c'est mon pere.
Excusez des valets....

M. ARGANT.

Quel est donc ce mystere?

MADAME ARGANT.

C'est vous, monsieur Argant?

M. ARGANT.

Moi-même, dieu merci,
Qu'une espece de singe, avec sa barbe torse,
Ne vouloit point du tout laisser entrer ici:
Il a presque fallu que j'usasse de force.

LE MARQUIS.

Un suisse, comme un sot, fait toujours son métier.

M. ARGANT.

Vous avez pris un suisse?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

M. ARGANT.

Pourquoi faire?

LE MARQUIS.

Un suisse est à la porte un meuble nécessaire.

M. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux portier.
Et ce tas de valets dont l'antichambre est pleine,
Est-il d'ici?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être servi.

M. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS.

Chacun a son emploi.

M. ARGANT.

Fort bien, j'en suis ravi.
Parbleu! pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, Monsieur?

M. ARGANT.

Déja deux ou trois fois
Ce titre de monsieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous serviez pas d'épithete pareille.
Le nom de pere est-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche?
Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de respect;
Et j'ignore pourquoi monsieur s'en formalise.

M. ARGANT.

Ma foi! s'il faut que je le dise,
Ce cérémonial me paroît fort suspect;
Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.
Je sais que chez les grands il est autorisé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'est impatronisé;
Il s'est même glissé jusques dans la roture:
Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sachez, en m'appellant par mon nom véritable,
Que le titre de pere est le plus respectable
Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

MADAME ARGANT.

Il est vrai; mais enfin je sais qu'au fond de l'ame
Il ne m'aime pas moins pour m'appeller Madame.

M. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas;
C'est une affaire à part; je n'en veux point connoître.

SCENE V.

LE MARQUIS, M. ARGANT, MADAME ARGANT, UN COUREUR.

M. ARGANT.

Quelle est cette autre espece? Où s'adressent tes pas?

LE COUREUR.

Ici.

M. ARGANT.

Qu'es-tu?

LE COUREUR.

Coureur.

M. ARGANT.

Qui cherches-tu?

LE COUREUR.

Mon maître.

M. ARGANT.

Quel est-il?

LE COUREUR.

Eh! parbleu, c'est monsieur le Marquis.

M. ARGANT.

Quel Marquis?

LE COUREUR.

Le voilà.

M. ARGANT.

Qui donc?

MADAME ARGANT.

Eh! c'est mon fils.

M. ARGANT.

Lui?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS *au Coureur, qui lui donne un billet.*

Va-t'en.

SCENE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT.

C'est ainsi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

M. ARGANT.

De quel droit? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

M. ARGANT.

Qui sont-ils donc?

LE MARQUIS.

D'abord,
N'avez-vous pas l'honneur d'être né gentilhomme?

M. ARGANT.

Un peu. Mais est-ce assez pour s'appeler Marquis?
Argant, vous êtes fou.

MADAME ARGANT.

N'avez-vous pas acquis...?

M. ARGANT.

Et qnoi?

MADAME ARGANT.

Ce marquisat que nous avions en vue?
Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue?

M. ARGANT.

Un marquisat..!

MADAME ARGANT.

Est-il acheté?

M. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! Madame....

MADAME ARGANT.

Ah! Monsieur....

M. ARGANT.

Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

M. ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

MADAME ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

M. ARGANT.

Palsembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah! ciel! est-il possible!

MADAME ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

M. ARGANT.

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris ?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Etre aussi fou que lui? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes métairies,
Pays gras, terre à bled.

LE MARQUIS, *à part.*

Mais quelles gueuseries!
Mon pere est bien désespérant!

M. ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

MADAME ARGANT, *à son fils.*

Sachez vous contenir;
Ou plutôt, laissez-nous; je vais l'entretenir.

SCENE VII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Vous êtes bien cruel!

M. ARGANT.

Moi! la plainte est nouvelle!

MADAME ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez point.

M. ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point,
Tout le passé s'oublie, et n'est plus rien pour elle.

MADAME ARGANT.

Oui, je suis un ingrate; allons, accablez-moi;
Ne ménagez plus rien. Ah! que je suis outrée!

M. ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une terre titrée?
Que diable! un marquisat n'a pas le sens commun.

MADAME ARGANT.

Eh! pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un?
Il n'est pas assez noble, et la terre est trop chere:
Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens?
Non, Monsieur; vous voulez, je le vois, je le sens,
Mortifier le fils, désespérer la mère,
Vous vous lassez de moi.

M. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon?

MADAME ARGANT.

Que je suis malheureuse!

M. ARGANT.

Ah! c'est une autre affaire.
Ayons ce Marquisat. Il faut vous satisfaire.

MADAME ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Est-il temps d'écouter un frivole scrupule?

M. ARGANT.

Argant sera marquis.

MADAME ARGANT.

Eh! sans doute. Autrement
Ce seroit le couvrir du plus grand ridicule.

M. ARGANT.

Je vais écrire.

MADAME ARGANT.

Promptement....

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

Je vous attendois avec impatience,
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance
Pour mon fils.

M. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

MADAME ARGANT.

On propose une fille aimable et de naissance,
Et qui même appartient à plus d'une Puissance.

M. ARGANT.

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

MADAME ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entre autre avantage,
Une entrée à la cour, avec un régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

M. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous?

MADAME ARGANT.

Eh! mais apparemment
Que j'assure mon bien.

M. ARGANT.

C'est une bagatelle....

Et ma fille...?

MADAME ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet,
Réveiller le procès que nous avions ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet?

M. ARGANT.

Mais, ma femme....

MADAME ARGANT.

Mais quoi! tout est dit, ce me semble.
Dans cet asyle heureux, et par elle chéri,
Où le ciel doit avoir accoutumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux?

M. ARGANT.

Avec un bon mari.

MADAME ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprendre?
C'est monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCENE VIII.

DOLIGNI PERE, M ARGANT.

DOLIGNI PERE.

Vous voilà de retour. On vient de me l'apprendre:
Aussi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je pense?

M. ARGANT.

Ma femme....

DOLIGNI PERE.

Eh! bien, quoi donc?

M. ARGANT.

Vient de me désoler.

DOLIGNI PERE.

Si tôt?

M. ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence...

DOLIGNI PERE.

C'est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler?

M. ARGANT.

Non.

DOLIGNI PERE.

Pourquoi, je vous prie?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

M. ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.
Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins.

DOLIGNI PERE.

Je n'en prends jamais pour mon compte;
Je n'ai que ceux de mes amis.

M. ARGANT.

Ma femme, et j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Eprise pour son fils d'une amitié trop tendre,
Elle pense à lui seul, et ne veut point de gendre.

DOLIGNI PERE.

Je le savois déjà. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promesse.

M. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse?

DOLIGNI PERE.

N'ayez point là-dessus de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,
Ce mariage-là n'auroit pas pu se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune personne

Digne de sa tendresse et de mon amitié.

M. ARGANT.

Il a donc votre aveu?

DOLIGNI PERE.

Mais oui, je le lui donne.

M. ARGANT.

Hélas!

DOLIGNI PERE.

Son choix fera mon bonheur et le sien.

M. ARGANT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,
Et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.
D'ailleurs, cette beauté qu'il aime, quelle est-elle?

DOLIGNI PERE.

Marianne.

M. ARGANT.

Ma niece?

DOLIGNI PERE.

Oui, depuis quatre mois
Il n'a pas pu la voir sans y fixer son choix.

M. ARGANT.

Marianne est l'objet dont son ame est charmée?

DOLIGNI PERE.

La présence décide; on se prend par les yeux:
S'il eût vu votre fille, il l'eût sans doute aimée.

M. ARGANT.

Son choix revient au même: il n'en sera pas mieux.
Voyez en même temps ma douleur et ma joie.
Ouvrez-moi votre sein; que mon cœur s'y déploie:
Comme un dépôt sacré, recevez un secret
Que ma tendre amitié vous taisoit à regret.
Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille,
Que votre fils adore, et que vous chérissez....

DOLIGNI PERE.

Eh! bien.... Vous vous attendrissez.

M. ARGANT.

Cette niece....

DOLIGNI PERE.

Achevez.

M. ARGANT.

Marianne est ma fille.

DOLIGNI PERE.

Que m'apprenez-vous là?

M. ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'insçu de sa mere,
De retirer ici cette fille si chere,
Qu'elle vouloit laisser dans un cloître éternel.
Marianne se croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle soit chez son pere.

DOLIGNI PERE.

Bon!

M. ARGANT.

Elle est dans la bonne foi.

DOLIGNI PERE.

Comment a-t-elle pu vous croire?

M. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une histoire.
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'est ce qui m'a servi ; d'autant plus que ma fille,
Qui fut mise au couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de sa famille,
Et n'a vu de sa vie aucun de ses parents.
Ne pouvant engager mon épouse obstinée
D'aller jusqu'à Poitiers voir cette infortunée,
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à son fils cette triste victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la loi;
Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche.

DOLIGNI PERE.

scrupule est plaisant! Vous me faites pitié.
! trompez sans regret votre chere moitié.
traper une femme est prendre sa revanche.

M. ARGANT.

En un mot, j'ai pris ce détour.

DOLIGNI PERE.

Il est assez bon, ce me semble.

M. ARGANT.

Et je n'ai si long-temps retardé mon retour,
Que pour les mieux laisser s'accoûtumer ensemble.
Marianne a de quoi charmer;
Et je m'en vais savoir si, pendant mon absence,
Ses charmes et son innocence,
De son aveugle mere ont pu la faire aimer....
La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie.
Sur-tout ne dites point ce que je vous confie;
Pas même à votre fils.

SCENE IX.

MARIANNE, M. ARGANT.

M. ARGANT.

Comment vont nos projets?
Apprends-moi quel succès a couronné ton zele.
Sur le cœur de ta tante as-tu fait des progrès?
Dis-moi, ma chere niece, es-tu bien avec elle?
Tu sais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

M. ARGANT.

Tout a donc réussi,
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Présumez un peu moins de mon foible talent.

Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma tante,
Je ne me faisois point un effort violent.
Que dis-je? un sentiment que je ne puis comprendre
A mon obéissance a servi de soutien;
Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
N'a, je crois, rien omis pour mériter le sien;
Mais....

M. ARGANT.

L'heureuse nouvelle! Acheve ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot: qu'il serve à t'animer.
Mariage, fortune, espérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, et de s'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur est la vôtre!

M. ARGANT.

Par des arrangements que la fortune a faits,
Ma femme est ta ressource; et tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

M. ARGANT.

Comment donc?

MARIANNE.

Etouffez une douce espérance,
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu dissiper,
Ni vaincre son indifférence.
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop son cœur; il m'est inaccessible:
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible:
Il l'occupe, et n'y laisse aucun vuide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne sais si mes soins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'insister davantage.

M. ARGANT.

Eh! que veux-tu de moi?

MARIANNE.

Que vous me laissiez fuir,
Et rentrer au couvent d'où vous m'avez tirée.

M. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grace à mes pleurs.
En vous la demandant mon ame est déchirée.
Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
Vous supporterez ma retraite.

M. ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir
A te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon désert empoisonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes desirs
Dans sa tranquillité profonde.
C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs.
Que je m'en vais l'aimer! Qu'elle me sera chere!
Je n'y sentirai plus le poids de ma misere.
Hélas! je l'ignorois dans mon obscurité :
J'y vivois sans me voir sans cesse humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité :
Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

M. ARGANT.

Non ; c'est un dessein pris, où je suis affermi :
Je te veux marier ; et je t'ai destinée
Au fils de mon meilleur ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il est à ton gré, comme au mien,
Si Doligni te plaît.... Tu rougis! Ah! fort bien.

La pudeur fut toujours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il sera ton époux....
Quel est cet inconnu qui marche sur nos traces?

SCENE X.

M. ARGANT, MARIANNE, UN MAITRE-D'HÔTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.
Mademoiselle, un mot.

MARIANNE.
Que vous plaît-il?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.
Tout doux.
Ce vieux Monsieur-là, sauf son respect et le vôtre,
Eh! bien.... est-ce Monsieur?

MARIANNE.
Oui.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.
Lui? j'en suis ravi.

M. ARGANT.
Quel est cet importun?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.
Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.
C'est le maître-d'hôtel.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, *mettant sa serviette sur l'épaule.*
Monsieur, on a servi.

M. ARGANT, *à Marianne.*
Présente-moi... je crains de faire des bévues.
Que diable! A chaque pas je tombe ici des nues.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE.

DOLIGNI PERE.

Vous rêvez?

M. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus,
Que, dépourvu de biens (car jamais je n'en eus),
Je m'en fus à la Martinique,
Où j'épousai madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

DOLIGNI PERE.

Ami, c'est l'un et l'autre. Après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous y paroît neuf. Ne soyez pas surpris
Si vous n'en savez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, et n'ayons plus d'humeurs.
Nous sommes vieux, les temps amenent d'autres mœurs.
Avions-nous conservé celles de nos ancêtres?
Nos enfants, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, et roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance une autre est abolie.

D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf et véritable.
Excepté le rôti, je n'ai pu deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

DOLIGNI PERE.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être sorcier pour savoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié,
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles,
Garni de marmousets et d'arbustes confus,
Qui font un bois-taillis, où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scene,
Et tient, en attendant, tout le monde à la gène.
Quels convives d'ailleurs! Je veux être pendu,
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble.
Tous les fous de Paris étoient de ce repas.

DOLIGNI PERE.

Doucement, vous n'y pensez pas.
Ce sont de beaux esprits que le Marquis rassemble,
Et qui dans votre hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miséricorde! Quel fléau!
Quel déluge maudit d'insectes incommodes!
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas de trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs, et de pagodes.
Mais enfin laissons-là ces propos superflus;
Revenons au sujet qui me touche le plus.

t Marianne. Eh bien, m'avez-vous fait la grace
›arler à ma femme?

DOLIGNI PERE.

Oui; mais je ne tiens rien.
veut au Marquis assurer tout son bien;
: ne compte pas que ce dessein lui passe,
oins que votre fille...

M. ARGANT.

Il n'est donc plus d'espoir.
›érois que ses soins, sa tendresse, et ses charmes,
le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir:
n'a recueilli que des sujets de larmes.

DOLIGNI PERE.

peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer?

M. ARGANT.

Elle auroit du s'en faire aimer.
s! je rapportois cette douce espérance.
retour! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
'ojet et le piege ont tourné contre moi.

DOLIGNI PERE.

e position est fâcheuse.

M. ARGANT.

Ah! sans doute.

DOLIGNI PERE.

Votre embarras est des plus grands;
›ur vous en tirer, il faut qu'il vous en coûte.
ez-vous votre femme?

M. ARGANT.

Autant que mes enfants.
puis ni ne veux me brouiller avec elle.
lepuis notre hymen, l'union la plus belle
serré des nœuds que l'amour a formés.
eurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma misere profonde,
ımbre de rivaux plus dignes d'être aimés,

Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De parents qui vouloient s'opposer à son choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les lois.
Cependant mon bonheur ou plutôt sa constance,
Après bien des refus et de mortels ennuis,
Me rendit possesseur d'une épouse adorable,
Qui jouissoit déja d'un bien considérable,
Que des successions ont augmenté depuis.
Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

DOLIGNI PERE.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au couvent.

M. ARGANT.

Entre nous,
Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance.
Ma fille... Non, Monsieur, je ne puis m'en priver.
Pour la sacrifier, la victime est trop chere.

DOLIGNI PERE.

Eh bien, quoi qu'il puisse arriver,
Votre fille est chez vous, déclarez-vous son pere.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce mystere.
Si vous n'osez le hasarder,
Je vous offre mon ministere.
Une femme en courroux m'embarrasse fort peu.
Entre la mienne et moi la paix étoit si rare,
Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppose à leur premier feu
Un flegme des plus salutaires.
Il en est, sans comparaison,
Tout comme des enfants mutins et volontaires:
Quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus, vous touchez au moment de la crise.
Songez que votre femme, au gré de son espoir,
Va remplir le projet dont elle est trop éprise;
Que, sans doute, on fera les accords dès ce soir;

u'il est temps de parler en pere de famille,
ı maître, s'il le faut, et si vous le pouvez.

M. ARGANT.

ıe j'appréhende...!

DOLIGNI PERE.

Quoi! qu'est-ce que vous avez?

M. ARGANT.

si ma femme alloit faire enlever sa fille,
se rendre en secret maîtresse de son sort?
ilà ce que je crains, si je romps le silence.
pposé que l'accès d'un aveugle transport
la contraigne point à cette violence,
s persécutions feront le même effet;
sa mauvaise humeur ne cessant de s'accroître
ligera ma fille à préférer le cloître.

DOLIGNI PERE.

:audra tenir bon: peut-être...

M. ARGANT.

C'est un fait.
voudrois conserver la paix dans ma famille...
ne vient un moyen. S'il est de votre goût,
Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente;
bien, seriez-vous homme à vous en contenter?

DOLIGNI PERE.

:i change la these; elle est bien différente.

M. ARGANT.

le sais, je n'osois presque vous en parler.

DOLIGNI PERE.

ons, je le veux bien, pour vous tirer de peine.

M. ARGANT.

! mon cher...

DOLIGNI PERE.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mene.

Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

M. ARGANT.

Mais Marianne vient...

SCENE II.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE, MARIANNE.

MARIANNE.

Madame Argant m'envoie...

M. ARGANT.

Tant mieux ; j'en ai bien de la joie.

MARIANNE.

Ah! mon oncle, le diriez-vous?
Pour la premiere fois elle m'a caressée,
M'a donné les noms les plus doux.

DOLIGNI PERE.

Elle est donc bien intéressée
Au succès du message?

MARIANNE.

Elle en espere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre
Qu'il n'est rien, près de vous, dont je ne vienne à bout ;
Et si je réussis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit soin de mon destin.
C'est au sujet de mon cousin...

M. ARGANT.

Justement.

MARIANNE.

Et pour sa fortune,
Que je viens, au hasard de vous être importune...

M. ARGANT.

Ah! si c'est pour Argant, le sort en est jeté.
Que veut-elle? quelle est cette grace si grande?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projeté.

M. ARGANT.

arianne, est-ce à toi d'appuyer sa demande?

MARIANNE.

qui donc? Pour tous deux, j'implore vos bontés.
est l'établissement le plus considérable...
ous la désespérez, si vous n'y consentez;
est faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT.

étendre que son fils soit le seul possesseur
l'unique héritier de toute sa fortune!
ma fille?

MARIANNE.

Est-il vrai que vous en ayez une?

M. ARGANT.

ıi. Si le frere a tout, que deviendra la sœur?
Loin de prendre parti pour elle,
te vois la premiere à la persécuter.

MARIANNE.

ɔi, je ne lui veux point de mal; et si mon zele...

M. ARGANT.

ıis, tiens: pour me résoudre, et pour m'exécuter,
m'en rapporte à toi. Tu sais ce qu'on propose;
pposé que tu sois cet enfant malheureux
qui sa mere apprête un sort si rigoureux,
ends sa place un moment, fais-en ta propre cause,
ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE.

me serois déja prononcé mon arrêt.

M. ARGANT.

ıoi! malgré les soupirs et les larmes d'un pere...

MARIANNE.

urrois-je assurer mieux le repos de ses jours,
t'en cédant au malheur de déplaire à ma mere?
quoi me serviroit de m'obstiner toujours
braver mon destin? Quelle en seroit l'issue?
ıliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour,

De déchirer toujours le sein qui m'a conçue,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me consulter dans cette conjoncture?
Toute autre, et votre fille aussi,
Vous en diroit autant; et je ne sers ici
Que d'interprete à la nature.

M. ARGANT.

(*à Marianne.* (*à Doligni.*)
Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu
De déclarer son sort.

DOLIGNI PERE.

C'est votre femme; adieu.

M. ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh bien, votre entremise
A-t-elle eu la faveur que je m'en suis promise?
Ce que j'en attendois étoit des plus aisés.

M. ARGANT.

Ah! vous pouvez compter sur elle en toute chose.
On ne peut mieux plaider une méchante cause.

MADAME ARGANT.

Eh! l'a-t-elle gagnée...? Eh quoi! vous vous taisez?

M. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi?

MADAME ARGANT.

Quel est donc ce langage?

M. ARGANT.

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'a pas été l'unique gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné?

Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encore un conçu dans votre sein.
Voyez quel est votre dessein,
Si vous en conservez un souvenir fidele?

MADAME ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort:
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort,
Quand nous l'envoyâmes en France,
Pour être élevée en couvent,
Etoit dans sa plus tendre enfance.

M. ARGANT.

Hélas! je me le suis reproché bien souvent.

MADAME ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revue.
Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé.
L'éloignement, l'oubli, le temps, ont étouffé
La tendresse que j'aurois eue,
Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux;
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire.
Eh! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulûtes pas; il a fallu vous plaire;
Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma tante a raison; elle se justifie.
C'est votre faute à vous.

M. ARGANT, *à Marianne.*

Laisse-moi, je te prie.
Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité!
Tout se peut réparer. Daignez voir votre fille;
Que je vous la présente; accordez-moi ce bien.

MADAME ARGANT.

Que faire d'un enfant qui n'est au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui sans doute en a pris l'air, l'esprit, et le goût?
Monsieur, il n'est plus temps. Et j'ose vous répondre
...e, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,

Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde, y joue un triste rôle.
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de province est une pauvre école.

MARIANNE.

Sans doute.

M. ARGANT.

A Marianne on peut s'en rapporter.
Elle sort du couvent. Voyez un peu ma niece;
Oui, voyez comme elle est: vous connoissez aussi
Son esprit et sa gentillesse;
Elle a tout-à-fait reussi.

MADAME ARGANT.

On ne compare point une personne unique.

M. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

MADAME ARGANT.

Il vous plaît au surplus de me faire un procès
Bien gratuit, au sujet de cette préférence
Que j'accorde à mon fils.

M. ARGANT.

Mais oui, c'est un excès.

MADAME ARGANT.

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule en France?
Nous avons deux enfants: mais l'usage m'absout,
Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

M. ARGANT.

L'égalité, Madame, est la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

MADAME ARGANT.

Pouvez-vous mieux placer mon espoir et le vôtre?
Il est bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

M. ARGANT.

La nature sans doute en a fait un prodige!

MADAME ARGANT.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons.
Il peut aller à tout, si nous le secondons.

M. ARGANT.

Peut-on donner dans ce prestige?

MADAME ARGANT.

Il est homme d'esprit.

M. ARGANT.

Qui diable ne l'est pas?

MADAME ARGANT.

Homme d'esprit!

M. ARGANT.

Mais oui; rien n'est plus ordinaire.
C'est un titre bannal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit, dans le siecle où nous sommes,
N'est, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoissance.
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant:
Voilà les qualités de l'esprit d'à-présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paroître étrange,
Que ces petits Messieurs, qui sont si florissants,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.

SCENE IV.

M. ARGANT, MADAME ARGANT,
LE MARQUIS, MARIANNE.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, à propos, suivant toute apparence,
Mon mariage projeté
Pourroit ce soir être arrêté.

MADAME ARGANT.

J'en ai du moins quelque espérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçu vingt compliments;
Et nous ne songeons pas aux présents qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il seroit nécessaire
D'aller chez l'Empereur choisir des diamants?
Il convient d'envoyer demain les pierreries:
C'est l'ordre; et l'on ne peut, quand on est régulier,
Manquer à ces galanteries.

MADAME ARGANT.

Il est vrai; j'allois l'oublier.
Vous avez bien raison; c'est penser à merveille.

M. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je vais donc commander qu'on mette vos chevaux.

M. ARGANT.

Doucement; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une sœur.

MADAME ARGANT.

(*à M. Argant.*) (*au Marquis.*)
Est-ce là son affaire? Allez, je vais vous suivre.

M. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre;
Je comptois de passer des jours pleins de douceur,

Et mourir satisfait de son sort et du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne sais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié,
L'égalité devroit régner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste?
Parlez. Mes sentiments vous sont assez connus.
Parlez donc; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un et l'autre à régler sa fortune.
Je ne sais point blâmer la générosité.

M. ARGANT.

La générosité! Mais ce n'en est point une;
Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître.
Quant à moi, j'ai, Monsieur, un trop profond respect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

M. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vue,
Ne m'intéresse aussi. Vous n'avez pas besoin
De me piquer d'honneur. Le sang parle de loin:
Mais...

M. ARGANT.

Eh bien, quelle est donc cette crainte imprévue?
Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremise...
Et... si j'ai le malheur de ne pas réussir,
D'échouer dans cette entreprise,
Eh bien, vous m'en accuserez.
Qu'en arrivera-t-il? Que vous me haïrez.

Cette affaire est trop délicate.
Et Madame d'ailleurs paroît tacitement
M'ordonner assez nettement
De ne m'en pas mêler.

M. ARGANT.

Votre prudence éclate !

LE MARQUIS.

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je serai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCENE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Ainsi vous n'avez point de reproche à lui faire.

M. ARGANT, *à part.*

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.
(*haut.*)
Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien
Cinquante mille écus de rente
Francs et quittes de tout; du moins je ne dois rien.
Je crois que pour Argant la chose est différente.
N'importe. De sa sœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restreins pour elle au tiers, et même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

MADAME ARGANT.

Que me dites-vous là ?

M. ARGANT.

N'en doutez nullement.

MADAME ARGANT.

Qui voudroit s'en charger ?

M. ARGANT.

Acceptez seulement.

MADAME ARGANT, *à part.*

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,
Pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir,
A retirer ma fille.

M. ARGANT.

Eh bien?

MADAME ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hasard quelque parti pour elle?

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre et prompte à terminer?

M. ARGANT.

(*bas, à Marianne.*)

Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

SCENE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Mais est-ce un sujet qui convienne?

M. ARGANT.

A merveille.

MADAME ARGANT, *à part.*

Tant pis.

M. ARGANT.

Je suis sa caution.

MADAME ARGANT, *à part.*

Ah! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

M. ARGANT, *à part.*

Il faut frapper le coup.

MADAME ARGANT, *à part.*

Quelle est donc sa pensée?

M. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste et la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une clôture...

MADAME ARGANT.

Eh bien?

SCENE VII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PERE, MARIANNE.

M. ARGANT.

Quels qu'ils soient, vrais ou faux,
Telle qu'elle est enfin, on offre de la prendre;
Et le fils de Monsieur, si vous le permettez...

MARIANNE, *à part.*

Ah! ciel!

M. ARGANT.

Avec plaisir deviendra votre gendre.

MADAME ARGANT, *bas, à M. Argant,*

Quoi! le fils de Monsieur... Vous me compromettez.

M. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE, *à part.*

Dieux! que viens-je d'entendre!
Ah! quelle trahison!

MADAME ARGANT.

Monsieur nous fait honneur.

DOLIGNI PERE.

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur.

MADAME ARGANT.

(*à part.*) (*haut.*)
Je sais qu'il aime ailleurs; feignons. Il faut se rendre.

DOLIGNI PERE.

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti.

MADAME ARGANT, *à Marianne.*

Qu'on le fasse venir.

MARIANNE.

Madame, il est sorti.

MADAME ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voie.

MARIANNE.

Il doit avoir pris son parti.

MADAME ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoie.

MARIANNE, *à part.*

Bon; le voici qui vient.

M. ARGANT, *bas, à Doligni pere.*

Il n'est pas averti.

SCENE VIII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence:
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité se taise absolument;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance;
Autrement, marché nul: je vous le dis d'avance,
Je reprends ma parole et mon consentement.

DOLIGNI FILS.

Le Marquis vous attend avec impatience.

MADAME ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

DOLIGNI FILS.

Vous voyez mon saisissement.

MADAME ARGANT.

La desireriez-vous?

DOLIGNI FILS.

Ah! si je la desire!
Si je soupire après ce précieux instant!
C'est avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE, *à part.*

Qui n'eût cru qu'il m'aimoit?

MADAME ARGANT.

Eh bien, soyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre espoir.

MARIANNE, *à part.*

Hélas! c'en est donc fait.

MADAME ARGANT.

Il m'est bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

DOLIGNI FILS.

Votre fille!

MADAME ARGANT.

Eh! qui donc?

DOLIGNI FILS.

La foudre m'a frappé.
Ah! ciel! quelle erreur m'a trompé!

MADAME ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je?

DOLIGNI FILS.

Il est inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez sans doute un bien inestimable...
(*à son pere, qui lui fait des signes.*)
Mon pere, épargnez-vous ces signes superflus:
Je ne puis, mon désordre a trop su me confondre.

MADAME ARGANT.

(*à Doligni pere.*) (*à Doligni fils.*)
De grace, laissez donc... Ne pourrai-je savoir...?

DOLIGNI FILS.

L'excès de vos bontés ne pouvoit se prévoir :
Je suis désespéré de n'y pouvoir répon're.

DOLIGNI PERE, *bas, à son fils.*

Tu ne sais pas le bien que tu vas refuser.

DOLIGNI FILS.

(*à son pere.*) (*à M. Argant.*)
Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible
A mis à votre choix un obstaole invincible.
Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.
J'ai cru qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore.
Ah! je fais à ses yeux un éclat indiscret :
Mais la nécessité m'arrache mon secret.

MADAME ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGNI FILS.

Il l'ignore.

MADAME ARGANT.

Eh! Monsieur, quel est-il?

DOLIGNI FILS, *montrant Marianne.*

Il est devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah! Monsieur, vous devez préférer ma cousine.

MADAME ARGANT, *à messieurs Argant et Doligni pere.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

M. ARGANT.

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine.
Sachez à votre tour....

MADAME ARGANT, *en s'en allant.*

Ah! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCENE IX.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS, MARIANNE.

DOLIGNI FILS, *à M. Argant.*

Ah! Monsieur, pardonnez....

M. ARGANT.

Il faut que je l'embrasse.

DOLIGNI FILS.

Comment donc?

M. ARGANT.

Ses refus ont montré son amour.
Il vient d'en donner sans détour
La preuve la plus sûre et la plus efficace.
S'il avoit accepté j'en serois moins content.

DOLIGNI FILS.

Vous me permettez donc de demeurer constant?

M. ARGANT, *à Doligni pere.*

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.
(*à Doligni fils.*)
Ton bonheur n'est que suspendu.
Ne t'embarrasse pas, va, tu sera mon gendre.

DOLIGNI PERE.

Oui, tranquillise-toi.

DOLIGNI FILS.

J'aurai mal entendu.

(*Doligni pere emmene son fils.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LE MARQUIS.

Il s'en mêle encore à son âge!
Eh! que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieillesse n'est pas sage?

LAFLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou soyons indulgens.
Supposé que l'amour ait part à ce mystere,
Il me semble qu'un fils devroit, avec raison,
Ignorer ou cacher les foiblesses d'un pere.

LE MARQUIS.

Est-ce ma faute, à moi, si toute la maison
En parle? Mais cela ne m'embarrasse guere.
N'est-il venu personne apporter un billet?
Il doit en venir un; j'en suis fort inquiet.

LAFLEUR.

Je n'ai rien vu.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LAFLEUR.

Mais à propos, j'espere...

LE MARQUIS.

Eh bien! voyons, qu'esperes-tu?

LAFLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LAFLEUR.

Parcequ'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage?

LAFLEUR.

Il a cette vertu
D'amander les gens de votre âge.
La raison les attend au fond de leur ménage.
L'hymen est ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Assurément;
Oui, l'exemple me rendra sage.

LAFLEUR.

Vous vivrez comme auparavant?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hiver au fort de mon printemps,
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un sot.

LAFLEUR.

Ah! pauvre malheureuse!

LE MARQUIS.

Hem?

LAFLEUR.

Moi, je ne dis mot.
(on entend quelque bruit.)

LE MARQUIS.

(*seul.*)

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
Ah! si ce pouvoit être un billet d'Arthénice!

LAFLEUR.

Tenez, c'est un billet joliment tortillé.

LE MARQUIS, *lisant à part.*

« Mes résolutions sont prises.
« Venez où vous savez à huit heures précises.

LAFLEUR, *à part.*

Comme il a l'air émoustillé!

LE MARQUIS, *continuant.*

« Malgré tous mes parents.... La maudite cohorte...!
« Pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.
« Je sens que mon devoir en murmure... Qu'importe?
« Mais l'on n'est plus à soi lorsque l'on est à vous. »
Ah! pour moi quel bonheur, ou plutôt quelle gloire!
Ne perdons point de temps.

(*il tire un écrin de sa poche.*)

LAFLEUR.

Quelle est donc cette histoire?

LE MARQUIS.

Avec ces diamants va faire de l'argent;
Cours emprunter dessus à l'un de nos corsaires
Les deux mille louis qui me sont nécessaires.
Viens me les apporter: sur-tout sois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner ensuite.
Voici madame Argant, sauve-toi, prends la fuite.

SCENE II.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

Où va-t-il porter ces écrins?

LE MARQUIS.

Chez un metteur en œuvre.

MADAME ARGANT.

Eh! pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Je crains
Pour quelques diamants qui, du moins à ma vue,
Paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,
J'envoie en faire la revue.
Il s'en perd bien souvent faute d'y regarder.

MADAME ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnête?

LE MARQUIS.

Honnête! Ah! pour le moins; et j'en suis très content.

MADAME ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre pere obstiné m'embarrasse pourtant;
Il paroît opposer la même résistance.
En vain j'ai de sa niece employé l'assistance.
Cè refus me paroît d'autant plus surprenant
Qu'elle a sur mon époux un empire étonnant;
Et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.
Vous souriez?

LE MARQUIS.

Qui? moi!

MADAME ARGANT.

Peut-on savoir pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce n'est rien.

MADAME ARGANT.

Une mere aussi tendre que moi
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi....

LE MARQUIS.

Daignez me dispenser....

MADAME ARGANT.

Non ; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire
Plus vous me donnez à penser;
Je veux absolument entrer dans ce mystere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu
Pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, Madame, il faudroit me promettre...

MADAME ARGANT.

Eh quoi?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

MADAME ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'ose vous en prier.
D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette confidence,
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connue?
Oui, lorsque avec mon pere elle est ici venue,
Saviez-vous, comme un fait bien sûr et bien constant,
Qu'il existoit encore en France
Une autre demoiselle Argant?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entiere assurance?

MADAME ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

MADAME ARGANT.

Oui, je crois, dans mon jeune temps,
Avoir oui parler du pere et de la fille.
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différents
Pour être bien au fait du sort de vos parents.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

MADAME ARGANT.

En quoi?

LE MARQUIS.

Sur-tout point de courroux.

MADAME ARGANT.

Je n'entends rien à ce mystere.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la niece de mon pere.

MADAME ARGANT.

Elle ne seroit point sa niece?

LE MARQUIS.

Eh! vraiment non;
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

MADAME ARGANT.

Ah! quelle découverte!

LE MARQUIS, *à part.*

Il l'entend à merveille!

MADAME ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une histoire pareille?
D'où la sait-on? Comment? Quel en est le témoin?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau-frere,
En buvant chez le suisse, a fort innocemment
Révélé tout ce beau mystere.
Il convient qu'effectivement

Son maitre eut une fille unique
Qu'on nommoit Marianne.

MADAME ARGANT.

Après?

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus constant;
Que c'est une histoire publique;
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

MADAME ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux sont morts depuis long-temps.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
Pour oser en conclure rien.

MADAME ARGANT, *à part.*

Quoi! chez moi! sous mes yeux! Feignons de n'en rien croire,
Et ne dégradons point le pere aux yeux du fils.
(*haut.*)
Non; plus je pense à cette histoire,
Plus je vois que ce sont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, sur cet article, assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours ivres ou sots?
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez-leur silence;
Et du premier d'entre eux qui ne se taira pas,
En le chassant d'ici, punissez l'insolence.

LE MARQUIS.

Madame....

MADAME ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats:

Il le faut; je le veux : la chose est expliquée.

LE MARQUIS.

Vous serez obéie.

MADAME ARGANT, *à part.*

Ah! que je suis piquée!

(*haut.*)

Mon mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des gens d'importance,
Quand il se verra devant eux,
Indubitablement vaincra sa résistance.
(*à part.*) (*haut.*)
Je saurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un billet d'assez bon augure.
Chez le comte d'Ausbourg on nous attend ce soir.
Il est oncle de la future.
C'est chez lui qu'on s'assemble; et l'on y soupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MADAME ARGANT.

Vous savez sa demeure?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

MADAME ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais.... au sortir de l'Opéra.

MADAME ARGANT.

Si vous veniez plutôt.

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas l'usage;
Et par-tout où l'on soupe, il faut arriver tard.

MADAME ARGANT.

Oui; mais l'occasion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai quand il en sera temps.

MADAME ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous serez tous contens.

SCENE III.

LE MARQUIS.

Rien n'est plus ravissant que cette conjoncture.
Deux rendez-vous ensemble ! un d'hymen, un d'amour.
Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura son tour;
Et j'aurai mis à fin ma premiere aventure,
Quand.... C'est Lafleur.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LE MARQUIS.

Où sont mes deux mille louis?

LAFLEUR.

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS.

Bon! je m'en réjouis.
Allons, preste, à cheval.

LAFLEUR.

Quelle affaire nous presse?

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maison;
Commande un souper propre, et suivant la saison;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque espece;
Que tout soit à la glace, et qu'on fasse grand feu;
Qu'on éclaire par-tout.

LAFLEUR.

La fête sera belle!

Et la future y sera-t-elle?

LE MARQUIS.

Point de sotte demande.

LAFLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu.

Que voulois-je dire...? Ah...!

LAFLEUR.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma chaise de poste y soit, et des relais.
Fais-y porter aussi....

LAFLEUR.

Voilà bien des apprêts!

LE MARQUIS.

Combien? Deux habits d'homme et du linge de même.

LAFLEUR.

Des habits et du linge?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LAFLEUR.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiete.
La curiosité te travaille l'esprit.

LAFLEUR.

Mais, Monsieur, tout ceci... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre! Ah! parbleu, je t'admire!
Fait-il tout-à-fait nuit?

LAFLEUR.

Bon! le jour est bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise.
Eh bien! va donc.

LAFLEUR, *à part.*

Allons. Il a de l'argent frais;
Je n'en serai jamais payé que par surprise.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas?

LAFLEUR.

Je m'en y vais.

(*à part.*)

Oui, risquons le paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde?

LAFLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LAFLEUR.

C'est qu'avec votre argent....

LE MARQUIS.

Quoi?

LAFLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Eh! qui t'en a prié?

LAFLEUR.

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin!

LAFLEUR.

Vous avez de l'argent.

LE MARQUIS.

Qu'importe?
Emprunter pour payer, parbleu! rien n'est plus fou.

LAFLEUR.

C'étoit un pauvre here; il n'avoit pas le sou:
Et puis six cents écus, la somme n'est pas forte.
Me le pardonnez-vous?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LAFLEUR.

Mais d'honneur....

LE MARQUIS.

Oui. Quel est ce coquin de créancier?

LAFLEUR.

Lafleur.

LE MARQUIS.

Toi?

LAFLEUR.

Moi.

LE MARQUIS.

Mons de Lafleur, vous n'aurez plus la bourse.
Va.

LAFLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre course.
Et vîte et vîte, allons nous payer par nos mains.

SCENE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE, *à part.*

D'où viennent tout-à-coup de si cruels dédains?
D'abord en me voyant comme elle s'est aigrie.
Il faut absolument quitter cette maison.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir...?

LE MARQUIS.

Daignez m'en dispenser.
Ma chere petite cousine,
Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux.
Il arrive par fois des contre-temps fâcheux ;
Pour y remédier il faut être bien fine ;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je desire.

SCENE VI.

MARIANNE.

Quoi! tout le monde ici se trouve réuni
Pour me désespérer! Mais qu'a-t-il voulu dire?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCENE VII.

MARIANNE, ROSETTE.

MARIANNE.

Rosette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colere extrême.
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? que m'est-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même ;
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zele, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet excès de rigueur

La prend d'une façon si brusque et si cruelle:
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture:
« Il faudra s'en laisser charmer;
« Cette petite créature
« Finira par se faire aimer. »
Il faut bien que le diable ait ici fait des siennes:
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches et les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres secours:
Vous ne savez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point Madame est en courroux.
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remene où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas.
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise;
Et sur-tout ne me nommez pas.

SCENE VIII.

M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

Marianne! Et pourquoi te trouvé-je éplorée?

MARIANNE.

Hélas! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont par vous seul ici je me trouve honorée,
De grace dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'est-ce donc qui se passe à mon désavantage?
Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs;
Tout inconnus qu'ils sont ils m'arrachent des pleurs.
Ne me les laissez pas ignorer davantage;
Innocente ou coupable, instruisez-moi de tout.

M. ARGANT.

De quoi?

MARIANNE.

Cette infortune est réel e et publique.

M. ARGANT.

C'est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah! vous dissimulez.

M. ARGANT.

Non, je n'en sache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à présent, attiré-je les yeux
De tout ce qui nous environne?
D'où viennent ces regards furtifs et curieux
Qu'on attache en secret sur toute ma personne?

M. ARGANT.

Eh! mais tout cela vient du plaisir de te voir;
C'est qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc! ai-je changé? Ne suis-je plus la même?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis savoir.
Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,
N'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi;
Et qu'en me regardant tout le monde d'ici
Sourit avec malice, et se parle à l'oreille?
Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande et la plus cruelle,
Vient de me chasser de chez elle.
Elle a poussé la cruauté
Jusques à me défendre à jamais sa présence.

M. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain?

MARIANNE.

Et moi tout éperdue, examinant en vain

Ma triste et timide innocence,
Je suis venue ici; j'ai trouvé votre fils
Qui m'a dit quelques mots où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laissée incertaine et flottante
Au milieu de mon trouble et du plus grand effroi,
Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante,
Toujours de plus en plus en courroux contre moi,
Veut se débarrasser de ma vue importune,
Et me faire enlever.

M. ARGANT.

Ah! tout est découvert:
Un indiscret ami nous perd:
Elle sait tout.

MARIANNE.

Quoi donc?

M. ARGANT.

Grand Dieu! quelle infortune!
Mon secret est trahi.

MARIANNE.

Quel est donc ce regret?

M. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir.... Vous parlez de secret!

M. ARGANT.

Il faut que je le cherche.... Ah! le voici lui même.

SCENE IX.

DOLIGNI PERE, M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

Cruel! qu'avez-vous fait?

DOLIGNI PERE.

Qui? moi! Qu'est-ce que c'est?

M. ARGANT.

Eh! morbleu! l'on sait tout.

DOLIGNI PERE.

Doucement, s'il vous plaît.

M. ARGANT.

Je suis désespéré.

DOLIGNI PERE.

Quel courroux est le vôtre!

M. ARGANT.

Votre indiscrétion....

DOLIGNI PERE.

Quoi?

M. ARGANT.

Nous perd l'un et l'autre.
Vous aviez mon secret!

DOLIGNI PERE.

Il est encore entier.

M. ARGANT.

Ma femme est furieuse.

DOLIGNI PERE.

Elle fait son métier.

M. ARGANT.

Que la plaisanterie est ici mal placée!
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
Contre elle et contre moi, qu'elle est dans le dessein,
Comme je l'ai prévu, d'user de violence,
De me l'arracher de mon sein,
De la mettre en lieu sûr.

DOLIGNI PERE.

Ah! quelle turbulence!
Parbleu, c'est qu'elle sait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'est point là votre niece.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune et tendre maîtresse.

MARIANNE, *à Doligni pere.*

Qu'entends-je? Que m'apprenez-vous?

(*à M. Argant.*)

Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux
 Que je suis chez vous et chez elle?
Eh! pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir...?
Ciel! je frémis de tout ce que je me rappelle.
 Ah! cessez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah! Dieu! peut-on former un si cruel projet?
Du plus affreux roman je me vois le sujet.

DOLIGNI PERE.

Elle ne sait donc pas sa véritable histoire?

M. ARGANT.

Eh! non. Vous me jetez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux savoir de qui j'ai reçu la naissance.
 Remettez-moi sous leur puissance;
Quels que soient mes parents...

M. ARGANT.

Dans peu tu le sauras.

MARIANNE.

Parlez; je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jeter aux genoux de ma tante...
Quel nom m'échappe encore!

DOLIGNI PERE.

Elle vient de partir.

M. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc sortir;
 La fin n'en peut être trop prompte.

M. ARGANT.

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus long-temps l'opprobre où je me vois.

M. ARGANT.

Modere donc un peu les accents de ta voix.

MARIANNE.

Non; c'est au désespoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

M. ARGANT.

Je suis moins criminel que tu ne l'oses croire.
Sois instruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage et te blesse
Trouvera dans ton ame un retour éternel;
Apprends que toute ma tendresse
N'est que de l'amour paternel.
Ah...! ma fille...!

MARIANNE.

Qui? vous... mon pere?
Eh! pourquoi si long-temps me cacher mon bonheur?

M. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à présent le fond de ce mystere.
Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le sort peut à son gré régler mon avenir.
Il m'a plus fait de bien qu'il n'en sauroit détruire.

M. ARGANT.

Non; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à bout.
Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique;
Que nous avons encore une fille à pourvoir.
Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir,
Me réduise à pleurer ma fille infortunée:
J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée;
Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la premiere fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien!

M. ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en sera temps, je te ferai paroître.

MARIANNE.

Eh! pourquoi voulez-vous que je sois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore;
Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

M. ARGANT.

On m'attend; obéis. Et vous, ami fidele,
Ne m'abandonnez pas; daignez prendre soin d'elle.
Restez; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

DOLIGNI PERE.

Partez; mais en chemin...

M. ARGANT.

Eh bien, quoi?

DOLIGNI PERE.

N'allez pas user votre courage.

M. ARGANT.

Oh! j'en aurai de reste.

DOLIGNI PERE.

On est brave de loin...
Le Ciel lui soit en aide! Il en a bien besoin.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LAFLEUR.

La bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle.
Comment donc! eh! pour qui Madame me prend-elle?
Pour un benêt de précepteur?
J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable.
Mais a-t-on jamais fait payer au serviteur
Les sottises du maître? Il est assez probable
Que je ne perdois pas dessus, grace à mes soins;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur; on me chasse: où diantre faire voile?

SCENE II.

LAFLEUR, ROSETTE.

ROSETTE.

Lafleur, que fais-tu là?

LAFLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile! Comment? Est-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi?
Qu'as-tu? Qu'arrive-t-il dans tes affaires?

LAFLEUR.

J'ai
Que Madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon enfant?

LAFLEUR.

Oui, pour présent de noce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait?

LAFLEUR.

Moi?

ROSETTE.

Tu ments.

LAFLEUR.

Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE.

Eh bien, tu ments encore.

LAFLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon maître a baclé, sans m'en dire un seul mot;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence est mise à la porte;
On m'oblige, avec elle, à prendre mon parti:
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton maître; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on savoir d'où vient tout ce grabuge?

SCENE III.

MADAME ARGANT, ROSETTE, LAFLEUR.

MADAME ARGANT.

Comment, ce misérable est encore en ces lieux?
Fidele confident d'un trop coupable maître...
Va-t'en.

LAFLEUR.

En vérité, Madame, il est à naître...

MADAME ARGANT.

Tais-toi; sors; et jamais ne parois à mes yeux.

SCENE IV.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrètes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

MADAME ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups.
On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie...
Mon cœur est suffoqué... Je ne puis respirer.

(*Rosette lui donne un fauteuil.*)

Avec indignité ma tendresse est trahie.
Ai-je assez de sujets de me désespérer?
L'objet dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,
Mon fils... Ce n'est qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclate au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute.
Je faisois tout pour lui: Rosette, tu le sais;
Et je craignois toujours de n'en pas faire assez.
J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte
Pour assurer le sort, la fortune, et l'état,
Du cruel qui m'a fait l'offense la plus noire.
Une famille illustre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire;
Dans leur sein, dans leurs bras il alloit être admis;
Il alloit devenir leur plus chere espérance,
L'objet de tous leurs soins. Ah! quelle différence!

Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refusé cette grande alliance?

MADAME ARGANT.

Apprends comment il s'est perdu.
Nous étions assemblés; il étoit attendu.
Moi-même j'aspirois avec impatience
Au plaisir de le voir, de jouir des effets
Que devoit produire sa vue.
Je comptois les moments... Attente superflue!
Au mépris des serments que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même;
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé,
Il y sacrifioit; et n'étoit occupé
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne sachant que penser d'un retard indiscret,
Pour l'excuser encor je faisois mon possible;
Enfin, l'on est venu m'en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon etat, de la douleur amere,
De la confusion que j'ai dû ressentir.
Je suis désespérée... O déplorable mere!
C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

MADAME ARGANT.

Ah! la raison m'éclaire,
Je pénetre plus loin que jamais je ne fis.
Supposé que l'on puisse appaiser cette affaire,
Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi,
En est-il moins perdu pour moi,
Sitôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse?
Sous les dehors trompeurs d'un caractere heureux,
Je vois qu'il a toujours abusé ma foiblesse.
Ce trait de lumiere est affreux.

Ah! grand Dieu! que j'étois cruellement séduite!
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour...

MADAME ARGANT.

Non; quand la confiance est une fois détruite,
C'en est fait pour jamais; il n'est plus de retour.
Rosette, laisse-nous.

SCENE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT, *se levant.*

Eh bien! quelle nouvelle?
En a-t-on? L'aventure est-elle aussi cruelle
Qu'on le dit?

M. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec son bel esprit qui vous avoit séduite,
Votre fils, comme un sot, a donné tout de suite
Dans un piege grossier tendu par des fripons;
Et le premier exploit de ses premieres armes
Est un enlèvement bien conditionné.
Dans un asile détourné
Il croyoit emmener, sans trouble et sans alarmes,
Son illustre conquête; il n'avoit rien prévu;
Lorsque trahi par elle, et pris au dépourvu,
On est venu troubler sa joie.
L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,
Au lieu d'abandonner sa proie,
A tous les assaillants a livré le combat;
Mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre.
Il est entre leurs mains, pris, et même blessé.

MADAME ARGANT.

Blessé! Le malheureux! Quel parti faut-il prendre?

M. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laissé,
Croit avoir quelque espoir d'empêcher les poursuites;
Et, comme il est intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette aventure-là n'aura pas d'autres suites.

MADAME ARGANT.

Les suites n'en seront funestes que pour moi.
Idole de mon cœur! Malheureuse chimere!
Fils indigne! Ah! le Ciel te devoit une mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ces vices?
Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oubli;
La moitié de mon sang y reste enseveli;
Je faisois à l'ingrat les plus grands sacrifices:
Et voilà tout le fruit que je vais retirer!
Ma honte est mon salaire! Hélas! qui l'eût pu croire?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer:
Mais je remporterai cette affreuse victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.
(*à M. Argant.*)
Triomphez... Le Ciel me punit.

M. ARGANT.

Eh! ne séparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémissons l'un et l'autre
Sur les égarements de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu sévere,
Je n'en avois pas moins des entrailles de pere;
Je l'aimois comme vous, mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendresse un peu plus renfermée;
Et je ne demandois à votre ame charmée,
Que de cacher l'excès de son enchantement.
Hélas! si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excusez le motif; trop sûre d'être aimée,
La jeunesse abuse aisément
Du foible qu'on a pour ses charmes.

Plus les enfants sont chers, plus il est dangereux
De leur trop lai ser voir tout ce qu'on s nt pour eux.
Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes:
Votre courrou est juste; Argant l'a mérité.
Mais si vous le voyez, comme je l'envisage,
Au milieu des transports et des fougues d'un âge
Où la raison n'est pas à sa maturité,
Vous devez conserver un rayon d'espérance.
Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié.
Je vois que son état est digne de pitié;
Un malheur instruit mieux qu'aucune remontrance.
Il peut se corriger. Il est encore à temps.
Ce qu'il vient d'essuyer finira son ivresse.
Eh! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse
Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

MADAME ARGANT.

Discourez un peu moins, et montrez-vous plus sage.

M. ARGANT.

Moi?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

M. ARGANT.

Eh! mais, s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

MADAME ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

M. ARGANT.

Je ne sais ce que c'est;
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

MADAME ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence?
Eh! comment voulez-vous que je ne sache pas
Ce qu'ici personne n'ignore?

M. ARGANT.

Voyons, que savez-vous encore?

MADAME ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher sur vos pas:
Monsieur, vous lui traciez une route assez belle!
Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti!

M. ARGANT.

J'entends; voilà l'effet d'un rapport infidele!

MADAME ARGANT.

Eh! quel moyen, hélas! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des foiblesses d'un pere?
Quel caractere heureux n'en seroit pas détruit?
Ah! c'est de plus en plus ce qui me désespere.
Qui recevra mes pleurs? Qui fermera mes yeux?

M. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses alarmes.
Calmez-vous sur mon compte; et jugez un peu
mieux...
Mais on vient; suspendez vos larmes.

SCENE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PERE.

M. ARGANT.

Quoi! déja de retour!

DOLIGNI PERE.

Oui, vraiment, me voilà.

M. ARGANT.

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là;
Leurs propositions sans doute vous effraient?

DOLIGNI PERE.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se paient
De raison et d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai réglé, moyennant une somme assez forte,
Dont ces honnêtes gens sont contents.

M. ARGANT.

Eh ! qu'importe

DOLIGNI PERE.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment
Il faut aller signer et consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici : c'est chez votre notaire,
Où l'acte est tout dressé.

M. ARGANT.

Courons-y promptement

(*à madame Argant.*)

Supposé, cependant, que cela vous convienne.

MADAME ARGANT.

Allez, messieurs.

M. ARGANT.

Partons.

SCENE VII.

MADAME ARGANT.

Et nous, réglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.
Rosette ! Holà, quelqu'un ! Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'est ; perçons l'obscurité,
Dont le mystere ici couvre la vérité.
Quoi ! tout ce qui m'est cher s'unit et se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble !
Mon époux et mon fils...! J'adorois deux ingrats...
Ma rivale paroît... Ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sachons qui de nous deux doit imposer la loi.

SCENE VIII.

MADAME ARGANT, MARIANNE.

MARIANNE, *à part.*

Que s'est-il donc passé? Je vois sur son visage
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

MADAME ARGANT.

Approchez... N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux?
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace?
Ou faut-il vous céder? Prononcez entre nous.

MARIANNE, *à part.*

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage.

MADAME ARGANT.

Répondez donc.

MARIANNE.

Hélas! je tombe à vos genoux.

MADAME ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus?
N'est-il pas en votre puissance?
Ordonnez; et comptez sur une obéissance
Qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence.
Je ne demande, hélas! qu'à me sacrifier.

MADAME ARGANT.

Qu'à vous sacrifier! Est-ce ici votre place?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur; vous pouvez m'en punir.

MADAME ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t-il fait venir?

MARIANNE.

Accusez mon erreur et non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici :
C'est une vérité qui peut être attestée.
Si j'avois été libre, y serois-je restée?
D'aujourd'hui seulement mon sort est éclairci.
Et dès que je l'ai su, j'ai tout mis en usage
Pour qu'on me laissât fuir. Je n'ai pu l'obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir?

MADAME ARGANT, *à part.*

O ciel! d'une rivale est-ce là le langage?
J'ai peine à résister à son air ingénu.
(*haut.*)
Cette énigme est assez difficile à comprendre.
Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu
Quel est donc ce roman?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre
Vous savez qui je suis.

MADAME ARGANT.

C'est un secret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois?

MADAME ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi!

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

MADAME ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE, *à part, en regardant par-tout.*

Hélas! je ne vois point mon pere.

MADAME ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE, *à part.*

Cet abandon me désespere.

MADAME ARGANT.

Que cherchent vos regards? Epargnez-vous ces soins.
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez....

MADAME ARGANT.

Quelle est votre fortune?

MARIANNE.

Qui? moi! je n'en possede et n'en prétends aucune.

MADAME ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnue.

MADAME ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un couvent,
Depuis que je suis née, on m'a toujours tenue.
Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

MADAME ARGANT, *à part.*

Je n'en avois jamais été si bien trappée.
(*haut.*) (*à part.*)
Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée...
(*haut.*)
Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre couvent? Parlez avec franchise.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

MADAME ARGANT.

Où vous avoit-on mise?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

MADAME ARGANT.

De Poitiers, dites-vous? (*à part.*) Useroient-ils d'adresse?

(*haut.*)

C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE.

Je le sais.

MADAME ARGANT, *à part.*

En effet, seroit-elle ma niece?

(*haut.*)

C'est le même couvent où ma fille est aussi.

(*à part.*)

Que je suis coupable envers elle.

(*haut.*)

Vous l'avez donc vue?

MARIANNE.

Oui.

MADAME ARGANT.

Si vous la connoissez,
(Je suis mere, excusez des desirs empressés;)
Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.
Faites-moi son portrait... Quoi! vous ne l'osez pas?
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me pressez pas davantage
De vous entretenir de ses foibles attraits.

MADAME ARGANT.

En seroit-elle dépourvue...?
Vous rougissez toujours, et vous baissez la vue.

MARIANNE.

Connoissez-la par d'autres traits
Plus precieux, plus chers et pour vous et pour elle:
C'est sa soumission et son profond respect.
Cet éloge n'est point suspect.

Quels que soient vos desseins, elle y sera fidelle.
Votre fille, à jamais, saura s'y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.
Il me reste à vous informer....

MADAME ARGANT.

De quoi donc? Achevez.

MARIANNE.

De sa tendresse extrême.

SCENE IX.

M. ARGANT, DOLIGNI PERE, *au fond du théâtre*, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh! pour qui?

MARIANNE.

Le demandez-vous?
Pour une mere qu'elle adore.

MADAME ARGANT.

Moi! puis-je mériter des sentiments si doux?
Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE.

Hélas! pardonnez-moi.

MADAME ARGANT.

Que dites-vous? Comment?
Eclaircissez en ce moment
Le mystere que vous me faites.
Seriez-vous..! Plût au ciel..! Dites-moi qui vous êtes.
Ma niece...Si j'en crois des transports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chere.

M. ARGANT, *s'approchant.*

Votre cœur ne vous trompe pas.
Embrassez votre fille.

MADAME ARGANT, *embrassant sa fille, qui se jette à ses genoux.*

O trop heureuse mere!

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers!

MADAME ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.
Dans la félicité que le ciel me renvoie,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

M. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente!

MADAME ARGANT.

Si je vous la pardonne! Elle fait mon bonheur.

DOLIGNI PERE.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur!

M. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abattu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oseroit paroître. Ah! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

MADAME ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oserois-je, en faveur de mon frere,
Unir ma foible voix à celle de mon pere?
Pour qui réservez-vous un généreux pardon?
Me refuserez-vous une premiere grace?

MADAME ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.
(*à Doligni pere.*)
Appellez votre fils; qu'il vienne en diligence.
(*Doligni va pour faire avancer son fils.*)

M. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un si cher criminel
Doit être passager et non pas éternel.

SCENE X.

DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS, M. ARGANT, MADAME ARGANT; MARIANNE.

MADAME ARGANT, *à Doligni pere.*

Monsieur, voici ma fille et ma seule héritiere.
Je deshérite Argant; j'en prononce l'arrêt:
Ma fille occupera sa place toute entiere.
Je sais que votre fils l'adore, et qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh! Madame, croyez le serment que j'en fais,
S'il en coûte si cher à mon malheureux frere,
J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colere,
Que d'en accepter les bienfaits.

MADAME ARGANT.

Eh! que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grace. Elle sera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

MADAME ARGANT.

Il n'aurait pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera.... Craignez l'effet de sa douleur,
Et de son désespoir extrême.

MADAME ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même?

MARIANNE.

Sa faute et ses remords.

MADAME ARGANT.

Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple!
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévere observer sa conduite.
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.
(*à Doligni fils.*)
Vous, recevez ma fille et vivez avec nous;
Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle:
C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

C'est rendre encor plus chere une union si belle.

M. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime;
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême,
Qu'en partageant son ame également entre eux.

FIN DE L'ÉCOLE DES MERES.

LA GOUVERNANTE,

COMEDIE EN CINQ ACTES
ET EN VERS.

18 janvier 1747.

ACTEURS.

LE PRESIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, fils du Président.

UNE BARONNE, parente du Président.

ANGELIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, suivante.

UN LAQUAIS.

La scene est dans une maison commune au Président et à la Baronne.

LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angélique qui rêve.*
Angélique, est-ce tout? Faites-vous violence:
Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence.
Il ne guérit de rien; au contraire, il aigrit
Les maux et les tourments du cœur et de l'esprit.
Se taire est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie;
Le babil est le charme et l'ame de la vie....
Vous ne répondez rien! Quel est donc votre but,
Et votre idée?

ANGÉLIQUE.
Hélas!

JULIETTE.
Un soupir! Beau début!
Après, continuez.

ANGÉLIQUE.
Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.
On n'a que trop de quoi parler quand on soupire.
Sont donc ces transports, cette vivacité?

Nos entretiens fesoient votre félicité;
Vous ne pouviez finir. Lorsque je me rappelle...

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidele.

JULIETTE.

Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant,
Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant
Soulager son dépit; rien n'est plus salutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raison, le dépit doit se taire.

JULIETTE.

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah! le bel entretien! Ma foi, gare l'ennui;
Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'aurois essuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon! bon! L'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience!
Eh! comment pouvons-nous ne nous pas égarer?
Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer?
A qui notre jeunesse est-elle confiée?
Hélas! pour l'ordinaire elle est sacrifiée.
Quel est le sort du sexe! Ah! Juliette, il s'ensuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

JULIETTE.

Ah! diantre, vous voilà tout-à-fait surprenante!
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante.
Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé moyen

De s'impatroniser, je n'y connois plus rien ;
La Baronne elle-même en a fait son amie,
Et ne fait que vanter sa rare prud'hommie:
Nous étions, vous et moi, bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en sortant du couvent:
Oui, Juliette, ce sont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette....
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs.
Mais parlons de Sainville. Espérez que vos cœurs
Seront bientôt remis en bonne intelligence.
Je sais que de sa part un peu de négligence...

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon!
L'excuse n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté sa retraite profonde
Pour aller se fourrer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puisse encor long-temps s'y plaire et le goûter ;
Il n'a fait qu'obéir, et par force, à son père ;
Son esprit, son humeur, son goût, son caractere,
Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger :
Il est trop philosophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il est trop bien né ; c'est sur quoi je me fonde.
Quel triomphe pour vous, quand, dégoûté du monde....

ANGÉLIQUE.

Qu'il y reste, et s'y fasse un nom bien éclatant.
Juliette, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois être encor dans mon premier asile.

JULIETTE.

Eh! pourquoi faire? Au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaise.

JULIETTE.

Aujourd'hui;
Mais demain il pourra vous plaire davantage.
Le dépit prend toujours le parti le moins sage.
Demeurez.... Les absents sont bientôt oubliés.
La Baronne vous fait mille et mille amitiés;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere;
C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guere;
Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en console.
La veuve la plus sage est toujours assez folle
Pour se remarier; cela se voit souvent.
Il ne sera plus temps de sortir du couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois sa folie et la vôtre:
Je vous en avertis, craignez cet incident.
Mais la voici qui vient avec le président.
Sortons.

(elle entraîne Angélique.)

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte?
Ah! ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pu réparer un malheur
Dont en quelque façon je suis presque coupable?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point : est-ce qu'on est comptable
Des jugements qu'on croit rendre avec équité?
Quoi! ne peut-on jamais cacher la vérité?
Tant de gens sont payés pour conspirer contre elle,
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle!
Quel juge est à l'abri d'un semblable malheur?

LE PRÉSIDENT.

Et voilà justement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste:
Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste,
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus?

LA BARONNE.

Eh! croyez-moi, monsieur, quand on est misérable,
C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable;
Ils en ont pu changer. Peut-être que la mort
Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRÉSIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille;
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons; mais ils sont si légers,
Ils sont si dépourvus....

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe? Il me sont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zele;
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zele s'intéresse.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;
J'aurai bientôt fini le cours qui m'est prescrit:
Que je serois content et de cœur et d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche!
Ce seroit mon plus cher et mon plus grand bonheur.
En tout cas, j'ai mon fils; il est homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui, le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné.
Oui, j'en jouis d'avance, et mon ame est tranquille.
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé comme il l'est à présent,
Eût altéré ses mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple est séduisant,
Mais....

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde,
Sainville a grand besoin de l'école du monde.
Philosophe un peu jeune, et même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zele imprudent:
Ami de la franchise, il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme, et taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité
A forgé les liens de la société.

Que sert une sagesse âpre et contrariante?
Heureuse la vertu douce, aimable et liante,
Dont les ris et les jeux accompagnent les pas;
La raison même a tort, quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La sienne se ressent des défauts de son âge,
Le temps adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin!
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,
Qu'il faut, pour les polir, risquer de les corrompre;
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de se répandre, et de se faire voir;
Mais son obéissance a passé mon espoir:
Vous ne le voyez plus, moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT.

Ah! pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux;
Je lui laisse le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai présenté; mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, madame, de grace, achevez votre ouvrage;
Et sur-tout point d'éclat, le moindre est un outrage:
Vous avez des soupçons, ne les méprisez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, et j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT, *à part, en voyant arriver son fils.*
Il me semble qu'il a plus de grace et d'aisance.
(*haut.*)
Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le temps vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.
Puis-je en faire un plus doux et plus heureux emploi?

LE PRÉSIDENT.
Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.
Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT.
Ce sont des compliments, et je vous en dispense.
Eh bien! vous voilà donc au milieu du torrent.
Votre genre de vie est un peu différent:
Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'instruire?

SAINVILLE.
Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on peut en dire;
Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.
Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE.
Avec sincérité s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en imposer est le seul art utile;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout on ne définit rien :
Brisons-là. Mais d'ailleurs, dites-moi je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! Eh! croyez-vous aussi
A cette rareté que l'on appelle ainsi?
J'ai tout vu, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom résonnoit sans cesse à mon oreille;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis
Par l'organe des sots dans la langue ordinaire,
Qui sert à désigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil et de la vanité;
Tout cercle, quel qu'il soit, toute société
Croit en être, de droit, la véritable sphere:
Du bien, de la naissance, et telle autre chimere,
De la fatuité, des airs et du jargon,
Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom.
Quant à moi j'en appelle; elle est mal définie:
Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en est cependant à qui ce titre est dû;
Mais avec ces défauts le monde vous a plu,
Et j'en vois la raison: parlons avec franchise,
L'amour.... Eh! comment donc, ce mot vous scandalise!
A votre âge, parbleu, c'est une nouveauté!

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné?

LE PRÉSIDENT.

L'esprit ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,
Inspirer un amour aussi passager qu'elle.

Quant à l'esprit du sexe....

LE PRÉSIDENT.

Il est sans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aisément passe pour un prodige !
Mais c'est nous qui faisons nous-mêmes le prestige.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeunesse et d'appas,
L'amour et les desirs attirent sur ses pas
Une foule empressée à porter jusqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur:
Elle peut tout risquer; plus d'un adulateur
Lui prête avidement et le cœur et l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon sens, anime ses propos,
Et sur-tout avec art distribue à propos
Une œillade traîtresse, un sourire infidele,
Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas été du nombre?

SAINVILLE.

Ah! vraiment non.

LE PRÉSIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.
Pourquoi se distinguer?

SAINVILLE.

Je n'en suis pas le maître.

LE PRÉSIDENT.

Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on
doit être.
Qui donne de l'encens ne donne rien du sien.

SAINVILLE.

Eh! mais, pardonnez-moi, mon estime est mon bien.

LE PRÉSIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Le bel amendement! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits?

LE PRÉSIDENT.

Permettez. Quand j'entrai dans le monde
Je le vis à-peu-près des mêmes yeux que vous;
Chacun m'y déplaisoit, et je déplus à tous;
Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en passe.

LE PRÉSIDENT.

L'on prit ma franchise importune
Pour un fiel répandu par la malignité;
D'autres ne la taxoient que de rusticité;
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines.
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines.
Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors, par une erreur qui n'est que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser.
L'expérience enfin sut me désabuser:
Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre.
Nos besoins nous ont faits esclaves l'un de l'autre.
Il faut suivre ce joug; qui se révolte a tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Sachez donc vous soumettre à cette dépendance:
L'usage des vertus a besoin de prudence.
Dans un juste milieu la raison l'a borné:
D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné
Des graces et des fleurs qui sont à leur usage.

Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage.
Sachez la faire aimer, vous serez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré!
Quoi! d'un fard étranger, secours de l'imposture,
L'art oseroit souiller la beauté la plus pure!
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, est moins considérable
Qu'on ne le croit; je suis dans un poste honorable
Où l'on n'amasse point; ainsi je vous préviens
Que, bien loin de trouver après moi de grands biens,
Vous serez étonné d'un si foible partage;
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage:
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang, et par son opulence;
Mais pour le mériter faites-vous violence:
Allez, voyez le monde; et mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte et vous prescrit.

SCENE IV.

SAINVILLE.

Qui, moi! pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris!
La plus haute fortune est trop chere à ce prix.
Ah! mon pere, en effet, quelle erreur est la vôtre!
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins?
Eh bien! mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?

Quoi qu'il en soit enfin, je serai dans le cas;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.
Oui, cet objet charmant aura la préférence:
Adorable Angélique, ah! quelle différence!
Le ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait; pour jamais je rentre sous sa loi....
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flamme,
Puis-je encore espérer de régner dans son ame?
Elle m'a tant aimé que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.
(*il va pour sortir.*)

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.
Monsieur, un mot, de grace; Angélique m'envoie.
SAINVILLE.
Angélique?
JULIETTE.
Elle-même.
SAINVILLE.
Ah ciel! quelle est ma joie!
Dieux! Elle me prévient.
JULIETTE.
Sans vous le reprocher,
C'est la dixieme fois que je viens vous chercher.
SAINVILLE.
Ah! je suis trop heureux.
JULIETTE.
Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet; c'est un recueil d'épîtres.
SAINVILLE.
O gages fortunés du plus fidele amour!
O bonheur qui m'assure un éternel retour!

Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce sont tous ses billets.

JULIETTE, *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE, *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE, *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE, *en tirant sa bourse.*

Tu m'as trop bien servi près d'elle
Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zele.
(*il lui donne de l'argent.*) (*il lui donne sa bourse.*)
Tiens, Juliette...... Ah! prends tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh! puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE, *voulant s'en aller.*

Je suis votre servante.

SAINVILLE.

Attends.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

SAINVILLE.

Sois témoin des transports que mon bonheur me cause.
Tu lui diras... Grands Dieux! quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main;
Mes lettres, mon portrait! Il faudra que j'en meure!

JULIETTE, *à part.*

Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner.
(*à Juliette.*)
Eh quoi! tu fuis!

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc, ton silence augmente mon supplice.
Tu ne te tairois pas si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en serez-vous mieux quand je vous aurai dit
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal.
A tout âge, en tout lieu l'amour n'est qu'en idée.
Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée:
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous. Quand on a le bonheur d'être aimé,
Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi-même et nourrir sa tendresse.
L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin;
Des yeux qui l'ont fait naître il a toujours besoin;
La moindre négligence y porte un coup funeste.
Est-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAINVILLE.

Et parceque j'ai tort m'abandonneras-tu?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu:
Mais je suis sans crédit; je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un empire,
Que, pendant votre absence, elle a jusqu'à ce jour
Acquis, malgré moi-même, aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire;

Car ce maudit Argus pense à tout, n'omet rien....
Ecrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah! c'en est trop enfin.... Je ne veux rien entendre;
Puisqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre;
Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en sortir.
Non, je ne prétends pas perdre mon repentir.
Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y compte:
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte:
J'aurois vécu pour elle, et je vivrai pour moi.
Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi!
Que je vais désormais vivre heureux et tranquille!
Tu le veux, j'écrirai; mais ce sera d'un style....
Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raison? Au lieu de réparer....

SAINVILLE.

Un seul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'est que son inconstance ait prévenu la mienne.
Toi, tu lui remettras ma lettre en temps et lieu.
Tu la lui feras lire.... Allons, j'y compte. Adieu.
(*il sort.*)

SCENE VI.

JULIETTE.

Voilà comme ils sont tous quand on leur rend le change;
Furieux, hors de sens: c'est une espece étrange;
Mais enfin, quels qu'ils soient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O tendresse du sang! Doux charme de ma vie,
Qui devroit dès long-temps m'avoir été ravie!
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grands Dieux! lorsque j'y pense, étoit-ce là mon sort?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop chere.
Continuons les soins de la plus tendre mere;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ouvrage.
Ah! Ciel, permets enfin qu'à travers un nuage
J'acheve de verser sur l'objet de mes pleurs
Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis;
Et si, pour son bonheur, elle les a suivis.

SCENE II.

LA GOUVERNANTE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Ma bonne, embrassez-moi. Que je suis satisfaite!

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire est complète.

LA GOUVERNANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Que je crains ces transports! Qu'est-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien sauvé.
J'ignorois qu'on aimât si fort ces bagatelles;
Je n'ai pu m'en priver sans des peines mortelles:
Je les regrette encor; mais j'ai fait mon devoir.
Ah! je suis bien vengée; il est au désespoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait semblant.

ANGÉLIQUE.

Non; il n'est pas homme à feindre,
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a pensé vous perdre, et sa fausse amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié.
De ces personnes-là craignez le caractere;
On ne se perd jamais que par leur ministere;
Et, si vous m'en croyez, détachez-la de vous;
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus personne?

Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGÉLIQUE.

Ah! sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez-lui sa lettre...
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi! vous hésitez! Vous vous taisez? Parlez.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGÉLIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non, vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien vous semble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puisque vous m'y forcez: devez-vous ignorer
Que pour pouvoir aimer sans se déshonorer,

Il faut qu'un doux espoir, mieux fondé que le vôtre,
Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour
l'autre ?

ANGÉLIQUE.

Eh! pour qui donc Sainville et moi sommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE.

Que de foiblesse encor! Que j'en crains les effets!
(*à part.*)
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'espérance
Qu'elle ose concevoir contre toute apparence.
(*haut.*)
Ma fille (vous m'avez permis un si doux nom),
Il faut, à vous guérir, forcer votre raison.
Non, ce n'est point à vous que le Ciel le destine:
Peut-il s'associer avec une orpheline. . . . .
Inconnue, et d'ailleurs réduite à ses attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raison? N'est-elle pas ma tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas!

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet espoir

ANGÉLIQUE.

Mais encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le savoir?
Elle ne vous est rien, le rapport est fidele.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité;

Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté.
Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos parents, ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice.
Plaignez-les; ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendrissez. Vous les avez connus?
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus,
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saisit l'occasion d'une guerre étrangere:
Son courage lui fit espérer tout du sort;
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah! grands Dieux! Et ma mere, alors que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere! Jugez de sa douleur mortelle;
Peignez-vous son état et son adversité.
Enfin, après avoir long-temps sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme et languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constants.
Dans les bras de la mort elle resta long-temps:
A peine elle en sortoit que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune et sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pu survivre à ce coup si funeste;
Vos larmes, vos soupirs m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus sur elle, et revenous à vous.
Vous étiez au couvent, où je sens, entre nous,
Jusqu'où pouvoit aller votre disgrace affreuse,
Quand le Ciel, qui vouloit que vous fussiez heureuse,
De la Baronne un jour y conduisit les pas:
On lui parla de vous. Votre âge, vos appas,
Des larmes, qui pour lors vous prêterent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes;
Elle vous prodigua ses généreux secours:
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, et sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa niece.

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle différence!

LA GOUVERNANTE.

Ainsi, ne l'étant pas,
Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville?
Non; cessez de compter sur cet heureux lien.
La Baronne pourra vous faire quelque bien;
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfere
Au plus riche parti que lui cherche son pere:
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bientôt son rang et son état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie?
Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc bien content?

Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant
De ne plus espérer que l'hymen vous unisse:
N'attendez pas, vous dis-je, un si grand sacrifice,
Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

ANGÉLIQUE.

Vous découvrez l'abîme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arrosés de mes larmes!
Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté;
Et si je reste ici...

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGÉLIQUE.

Où donc, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne:
Venez lui confier votre état dangereux;
Elle aime la vertu, son cœur est généreux:
Priez-la de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort;
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès? la Baronne vous aime.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur et moi.
N'est-il que ce moyen? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressants:

Les remedes tardifs sont toujours impuissants.

ANGÉLIQUE.

Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez... Partez, volez, ma bonne :
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez; c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble;
Je me soumets à tout, pourvu qu'on nous rassemble.
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.
(*elle sort.*)

ANGÉLIQUE.

Ah! je pourrai du moins soupirer dans son sein;
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

JULIETTE, *au laquais.*

Viens quand je tousserai.

LE LAQUAIS.

Comptez sur mon adresse.

SCENE IV.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'est moi qui vous demande audience en mon nom.

ANGÉLIQUE.

Qui? Toi!

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raison?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-temps, parlons de bonne foi,

Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiette,
Cherche à me supplanter; sa victoire est complète.
Votre humeur trop facile a comblé son desir.
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on mene à la baguette.

ANGÉLIQUE.

De grace, finissons; je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va, je sais qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE.

Quoi! tu me soutiendras..?

JULIETTE.

Moi, je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiser, s'il se peut, une amante outragée?

JULIETTE.

Ce seroit volontiers, s'il m'en avoit chargée;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui):
Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constants lorsque l'on n'en veut plus,
A revenir à nous, sitôt qu'on les rappelle?
Non; l'art d'aimer a pris une forme nouvelle:
C'est à nous à présent à remplir, en aimant,
Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place;

Ils se sont emparés de nos droits les plus doux;
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe?

JULIETTE.

Avouez que si, par aventure,
Sainville revenoit, après cette rupture,
Plus tendre que jamais vous rapporter son cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniere rigueur.

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne se pas commettre.
Je dis plus, s'il osoit hasarder une lettre,
Pleine de désespoir (je suppose le cas),
Vous la refuseriez?

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

(*à part.*)

Il se le tient pour dit. Il est temps que je tousse.
(*elle tousse.*)
A la derniere épreuve il faut que je la pousse.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc?

JULIETTE, *à part.*

Est-il sourd? Recommençons encor.
(*elle tousse.*)

SCENE IV.

ANGELIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

N'avez-vous pas toussé?

JULIETTE, *à part.*

Peste soit du butor.

LE LAQUAIS.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce?

JULIETTE.

Une lettre
Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGELIQUE, JULIETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah! la belle finesse!

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît?
De grace, expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va, je sais ce que c'est.
Il faut, pour m'attraper, être un peu plus habile.
Ce billet qu'on t'apporte est...

JULIETTE.

De qui?

ANGÉLIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui?

ANGÉLIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE, *en défaisant l'enveloppe, qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGÉLIQUE.

Que fais-tu?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lu.

JULIETTE, *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte,
(*elle lit haut.*)
Et lisons autrement. « Pourquoi prendre un prétexte? »

ANGÉLIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Eh bien, lisons tout bas.

ANGÉLIQUE.

Lis, puisque tu le veux; mais je n'entendrai pas.

JULIETTE, *lit, et Angélique semble s'amuser à autre chose.*

« Lorsque nous avons cru nous aimer l'un et l'autre,
« Nous nous sommes trompés. »

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

JULIETTE, *continuant à lire.*

« Il n'est pas malheureux de rompre en même temps;
« Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.
« J'accepte la rupture, ainsi n'en parlons plus. »

ANGÉLIQUE, *à part, en ramassant l'enveloppe.*

Est-ce à moi qu'on écrit...? Regardons le dessus.

JULIETTE.

A qui diantre en veut-on? Quelle est cette aventure?
Pourriez-vous, par hasard, connoître l'écriture?

ANGÉLIQUE, *animée.*

Elle est de mon perfide.

JULIETTE, *ingénuement.*

Ah! vous l'avez bien dit.

ANGÉLIQUE.

Oui, Juliette, elle en est; c'est à moi qu'il écrit,
Et c'est lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie...
Poursuis.

JULIETTE.

Restons-en là.

ANGÉLIQUE.

Quelle étoit mon erreur!
Acheve, j'ai besoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore?

ANGÉLIQUE.

Aimer sans espérance
Est un état cruel. Mais quelle différence!
Haïr est le tourment le plus affreux de tous.
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous.
(*à part.*)
Avertissons Sainville, il est temps qu'il arrive.
(*elle sort.*)

SCENE VII.

ANGELIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Cédons, l'impatience où je suis est trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons; sans doute, il vient jouir de son forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez?

ANGÉLIQUE, *en lui jetant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t-il pu vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Autre insulte mortelle.

SAINVILLE.

C'est de mes sentiments l'expression fidelle.

ANGÉLIQUE, *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE.

C'en est trop.

SAINVILLE.

Quel courroux!

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace,
Auriez-vous la fureur de m'insulter en face?

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer?

ANGÉLIQUE.

Perfide, on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah! je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un si cruel refus.
Hélas! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus
Dégénere en offense, et se tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis. Non, parjure;
La révolte devient permise au désespoir:
Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE, *en riant.*

Eh ! je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, est-ce là cette lettre
Qu'à l'instant de ma part tu viens de lui remettre?
Tu dois la reconnoître, est-ce elle?

JULIETTE.

En doutez-vous?

SAINVILLE.

Eh bien, mademoiselle en est dans un courroux
Qui ne se conçoit pas; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la lisant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi servira...?

JULIETTE.

Je puis avoir mal lu.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE, *à Angélique, et à Sainville.*

Ecoutez; vous, lisez.

SAINVILLE *lit.*

« Le secours de l'absence
« M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur;
« Et lorsque je reviens à mon premier vainqueur,
« C'est avec plus d'amour et plus de connoissance.

ANGÉLIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE, *en lui présentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.
Suivez des yeux.

(*Angélique regarde et lit en même temps.*)

SAINVILLE.

« Par-tout où j'ai porté mes pas,
« Je n'ai trouvé que vous dont mon ame asservie
« Pût faire son bonheur le reste de ma vie. »

ANGÉLIQUE, *d'un air moins courroucé.*

Il a raison... Juliette.

JULIETTE.

Eh bien, vous vous aimez.

ANGÉLIQUE.

Mais quoi?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.
Quelle explication faut-il que je vous donne?
(*en leur prenant la main.*)
Eh! trop heureuse encor l'amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint... Sainville, il n'est plus temps,
Je retourne au couvent.

SAINVILLE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?
Vous voulez donc ma mort?

ANGELIQUE, *à part.*

Et sans doute la mienne.
(*haut.*)
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant?
Eh! que voulez-vous donc faire dans ce couvent?

ANGÉLIQUE.

On est allé, pour moi, le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui se passe,
J'en attends la réponse: et je vous dirai plus,
Je tremble...

SAINVILLE.

Et de quoi donc?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE, *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE, *ingénuement.*

Entendez mes raisons, sans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me désespérer,
Lorsqu'à tout l'univers je viens vous préférer;
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire régner sur mon ame ravie,
A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes Dieux! quel soupçon est le vôtre!
Il ne vient point de vous; et je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flamme
Comme un amusement frivole et criminel,
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pu souffrir qu'on me fît cette injure?

A-t-on vu dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie? Et vous, qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ANGÉLIQUE, *à Juliette.*

On a jugé bien mal de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte et trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés!
Eh! regardez du moins ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc? Qui fait couler vos larmes?

ANGÉLIQUE.

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces alarmes?
Quels secrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGÉLIQUE, *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.
(*Juliette se retire au fond du théâtre pour faire le guet.*)
Vous croyez que je suis niece de la Baronne?

SAINVILLE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il n'en est rien, je ne tiens à personne.

SAINVILLE.

Ah! grands Dieux! quel sera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon espoir.

ANGÉLIQUE.

Quoi! malgré cet aveu?

LA GOUVERNANTE.

Je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Vos soins sont triomphants.

LA GOUVERNANTE.

Ah! madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuse réussite:
Ils ont bien opéré; je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, *confuse.*

Ah! daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent passer toute sa vie?

LA GOUVERNANTE, *d'un ton ferme.*

Ne la consultez point en cette extrémité,
Madame; il faut user de votre autorité.
Eh! comment voulez-vous qu'une fille à son âge
Puisse de sa raison faire un heureux usage,
Quand la séduction, avec tous ses appas,
L'environne, l'obsede, et la suit pas à pas?
Arrachez au péril une aveugle victime,
Que son propre penchant entraîne dans l'abîme.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut*)
Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser;
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance?
Dans l'ivresse où son cœur est plongé sans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que son amour;
Et son bonheur présent, qui n'est qu'une chimere,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guère:
Elle ne sait qu'aimer, et ne sait rien prévoir.

..in, supposé qu'un si fatal espoir,
..a foi des serments, autorise sa flamme,
Et, malgré la raison, regne au fond de son ame,
Que de sujets pour vous de crainte et de terreur!
Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur!
Je frémis; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh! l'amour et l'hymen ne sont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le sais comme vous; Sainville est dépendant;
Jamais il n'obtien lroit l'aveu du Président.
Mais, sur une terreur qui peut être indiscrette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'est une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui sauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour passera. Vous-même, en sa faveur,
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi! vous priveriez-vous d'une fille si chere?
Vous soupirez? Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y résoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

(*à part.*) (*haut.*)
Fort bien. Je ne saurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler; et, si ma remontrance
Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins superflus!
Contre deux cœurs unis que sert la vigilance?
(*elle se jette à ses pieds.*)
J'embrasse vos genoux.

LA BARONNE, *à part.*

Faisons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah! voulez-vous la voir se perdre sous vos yeux?

LA BARONNE.

C'en est trop; laissez-moi; je vous demande grace.
Tant de vivacité m'importune et me lasse.

LA GOUVERNANTE.

(*en se relevant.*) (*en s'en allant.*)
Eh! puis-je en mettre moins? Allons cacher mes pleurs.
Ah! Ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs!

SCENE XI.

LA BARONNE.

Le piege a réussi; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGÉLIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, et soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avo.r été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter;
Elle est femme du monde, et n'en fera que rire:
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! Eh! qui peut, malgré vous, malgré moi,

Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle?

ANGÉLIQUE.

Sa raison, sa vertu.

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais, mais je sens qu'elle ne me dit rien
Qui véritablement ne soit que pour mon bien:
C'est un fait; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime?
Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

JULIETTE.

Cela se doit; il va venir.

ANGÉLIQUE, *regardant de côté et d'autre.*

Eh! vraiment, oui.

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
Dans le fond du jardin est avec votre Bonne
En un grand pour-parler.

ANGÉLIQUE.

C'est à notre sujet.

JULIETTE.

Bon! bon! Qu'importe? Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre salutaire
De nos vœux mutuels couvriroit le mystere:
Cependant vous voyez que tout est découvert.
Vous puis-je, à ce sujet, parler à cœur ouvert?

ANGÉLIQUE.

Hélas! vous le pouvez; je répondrai de même.

Que vois-je dans vos yeux?

SAINVILLE.

Mon désespoir extrême.

ANGÉLIQUE.

D'où vient?

SAINVILLE.

Je suis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous! Quel trouble est le mien!

SAINVILLE.

On pourroit me sauver; mais vous n'en ferez rien.
Vous savez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien!

SAINVILLE.

Vous trahirez et son choix et le vôtre.
Les persécutions vous feront succomber;
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez-vous? Puis-je aimer davantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'est pas assez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous alarmer?

SAINVILLE.

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste;
On va vous accorder cette grace funeste
Que votre complaisance a fait solliciter;
On saura vous résoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je! on obtiendra de votre obéissance
D'agréer les horreurs d'une éternelle absence.

ANGÉLIQUE.

A subir cet arrêt je dois me préparer ;
Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances !
Jamais l'éloignement ; le temps, les remontrances
Ne produiront sur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout, comme vous avez fait.

ANGELIQUE.

Que me reprochez-vous ?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

Eh ! n'avois-je pas lieu de vous croire infidele ?

SAINVILLE.

Cruelle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;
Mais au fond du désert où l'on va vous mener,
On ne tardera guere à vous le faire croire.
A noircir un absent par quelque fausse histoire
Que l'on aura grand soin de circonstancier ;
Et je n'y serai point pour me justifier.
Vos feux ne pourront pas se nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent soutenir long-temps un foible cœur :
Notre ennemie alors usera de noirceur ;
Les unes en secret seront interceptées ;
Les autres à son gré seront interprétées.
La perfide saura, d'un air doux et trompeur,
Vous fasciner les yeux de l'esprit et du cœur.

ANGÉLIQUE.

Mais je les lirai seule.

SAINVILLE.

Elle les aura vues :

Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lues;
Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les supprimera quand il en sera temps.

ANGÉLIQUE.

Je vois, en frémissant, quel péril nous menace.
Puis-je le détourner! Que faut-il que je fasse?

SAINVILLE, *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, et m'en signer autant;
Voilà ce que l'amour exige en cet instant:
(*en lui donnant l'écrit.*)
De notre sûreté c'est là l'unique gage.

ANGÉLIQUE, *en prenant le papier.*

Quel est donc ce papier?

SAINVILLE.

Le serment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant et le sceau de ce don solennel,
Que vous font à jamais l'amour et l'hyménée,
De ma main, de mon cœur, et de ma destinée....
Quoi donc! vous hésitez à recevoir ma foi;
Et votre main balance à se donner à moi!

ANGÉLIQUE.

Eh! le puis-je?

SAINVILLE, *animé.*

Comment!

ANGÉLIQUE, *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme?

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Eh! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas?
Hélas! vous le cherchez et ne le trouvez pas.
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous; votre infortune extrême,
Dont je rends grace au sort, vous met en liberté
De choisir qui vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oui, c'est la vérité;
Je n'ai point de parens, du moins que je connoisse.
Mais, quoi ! puis-je à mon âge être assez ma maîtresse,
Pour que mon seul aveu dispose de ma main?

SAINVILLE.

Non : j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE, *à part.*

L'inconstante!

ANGÉLIQUE.

Mais si je consultois....

SAINVILLE.

Qui? Votre gouvernante?
Et vous consulterez ensuite votre cœur?

ANGÉLIQUE, *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur;
Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire:
Je ne sais déjà plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour....

ANGÉLIQUE.

Eh! je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un et l'autre. Eh ! comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous, et de ma vie?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs....

ANGÉLIQUE.

Ah ! ciel!

SAINVILLE.

Je regne, ou non, dans le fond de votre ame.

Le temps nous presse; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Eh! bien, je vais signer:
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend?

ANGÉLIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE, *en lui tendant la main tendrement.*

Ah! quelle tyrannie!

SCENE III.

SAINVILLE, ANGELIQUE; JULIETTE, *en courant.*

JULIETTE, *en poussant Angélique.*
Décampez au plus vîte; il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc?

JULIETTE.

Le Président.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai le cœur transi.

JULIETTE, *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*
Par où diantre allez-vous? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE, JULIETTE.

SAINVILLE, *à Juliette.*

Toi, ne la quitte pas; ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu; laissez, laissez-moi faire.
(*elle sort.*)

SCENE V.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT.

Bon; nous serons ici plus en particulier:
On voudroit votre avis sur un cas singulier.

SAINVILLLE.

Mon pere, vous savez que jamais je ne flatte.

LE PRÉSIDENT.

C'est par cette raison. L'affaire est délicate;
Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.
Un juge assez habile, honnête homme d'ailleurs...
Vous riez?

SAINVILLE.

C'est de voir ce titre imaginaire
Etre si constamment l'épithete ordinaire
Que s'accordent, entre eux, les hommes indulgents.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, vous ne croyez guere aux honnêtes gens?

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vus me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres!
Il est des gens de bien.... Je pense, sur ma foi,

Que vous ne jugez pas plus sainement que moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique.

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique.
Eh! prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils sont,
Tout aussi bien que vous, je les connois à fond:
Mais je suis envers eux, avec moins de rudesse,
Indulgent par lumiere, et non pas par foiblesse.
Mais revenons enfin. Ce juge en question
Fut chargé d'un procès, dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité qu'un heureux hyménée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang:
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels : la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais tout l'embarras est de bien rencontrer;
Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer:
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie
Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, et cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fleau funeste, à ce mal sans remede,
Ajoutez pour surcroît que la main qui nous aide
Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,
Ne sauroit-on nous faire un infidele extrait?

SAINVILLE.

Tout juge qui s'en sert a tort : c'est mon système;
Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même:
Et s'il ne donne pas tous ses soins, tout son temps,
Cette épargne est un vol qu'il fait à ses clients.

Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques ?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide !

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit dupé par un frippon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit. Un traître, un serpent domestique,
Priva la vérité de sa preuve authentique.
Le titre disparut ; le bon droit succomba ;
L'erreur dicta l'arrêt, et le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient d'ailleurs aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur juge était fait pour en savoir plus qu'eux.
Peut-il se consoler de leur désastre affreux,
Et d'en avoir été la cause ?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe ? Il a laissé trahir son ministere;
Il avoit un dépôt ; à qui l'a-t-il remis ?
Si l'excuse avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRÉSIDENT.

Le temps et le hasard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître.
On sut la vérité : le titre n'étoit plus ;
Et le juge, accablé de regrets superflus,
Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes ;
Ensuite l'on apprit que l'une d s victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que sa veuve, sans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illustre famille,

L'avoit abandonnée aussi bien que son nom.

SAINVILLE.

Eh! bien, s'il est ainsi, que me demande-t-on?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui consulte est peu sûr de lui-même!
Et que dire à celui qui ne se juge pas?

LE PRÉSIDENT.

Mais, vous, qu'auriez-vous fait en un semblable cas?
Ce juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce:
Qu'il tremble! Mais à quoi servira ma réponse?
Quoi qu'il en soit, enfin, j'aurois déjà rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu.
C'est à quoi je condamne un juge qui s'abuse.
Qu'il répare ses torts, s'il veut qu'on les excuse;
L'ignorance et l'erreur sont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aisément dans la cause d'autrui:
Celui dont je vous parle est peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe?

LE PRÉSIDENT.

La restitution pourroit être si forte....

SAINVILLE.

La somme n'y fait rien. L'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même.

SAINVILLE.

Assurément.

LE PRÉSIDENT, *en souriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;
Ma façon de penser, contraire aux mœurs du temps,
N'attirera sur moi que des ris insultants.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon père ?

LE PRÉSIDENT.

J'ai pensé comme vous; j'ai fait plus, et j'espere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, et le réparateur.

SAINVILLE.

Vous ?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah ! grands dieux ! Que ma source m'est chere !
Que je suis enchanté de vous avoir pour pere !
(*il l'embrasse.*)
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Sitôt que je l'ai pu, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma méprise funeste:
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reste.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! qu'il m'est doux de voir que je revis en vous !
Ah ! pere fortuné !

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'estime la plus haute.
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute
Qui vous a procuré l'heureuse occasion

De faire une si grande et si bonne action.
(*Juliette paroît, et fait des signes.*)

LE PRÉSIDENT.

Le ciel me l'inspira, le ciel la récompense;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir, pour vous,
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;
C'est une fille unique, une fortune immense :
Je réponds de ses mœurs, et j'en suis enchanté :
Car c'est là, selon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle est charmante. Enfin, l'on vous préfere.
Je vous en parle ici de la part de son pere;
Et c'est un mariage à conclure au plutôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup, en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même....

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas :
Cette fille est trop riche, et ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc?

(*Juliette reparoît encore.*)

SAINVILLE.

Il faudroit lui devoir ma fortune;
C'est une dépendance un peu trop importune.

Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits,
Et par reconnoissance il faut subir ses lois;
Ce bienfait-là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoi qu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon! est-ce qu'un mari n'est pas toujours le maître?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'esclave, et je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut;
J'épouse pour aimer, pour être aimé de même:
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême.
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir:
C'est se vendre, en un mot, et non pas s'assortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah! vos réflexions détruiront ce scrupule,
Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.
Je vous laisse y penser; et je vais de ce pas
Engager cet hymen.

(*il sort.*)

SAINVILLE.

Qui ne se fera pas.

SCENE VI.

JULIETTE, SAINVILLE.

JULIETTE.

Que diantre un fils a-t-il tant à dire à son père?
Votre Angélique est folle, elle me désespère

La crainte, l'épouvante, et la timidité,
Triomphent pour le coup de sa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah! ciel, quel coup de foudre!

JULIETTE.

Voyez si vous pouvez vous-même la résoudre;
Mais ne l'espérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle est dans le jardin qui s'occupe à rêver.
(*Sainville sort.*)

SCENE VII.

JULIETTE.

Etre fille, et vouloir l'être toute sa vie,
Me paroît, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder! N'est-il pas bien charmant,
Surtout lorsque l'on peut épouser son amant!

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

Où peut être Angélique?

JULIETTE.

Ah! je vous le demande!
L'ai-je à ma garde? Elle est, ce me semble, assez grande
Pour être sa maîtresse.

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE, *en montrant la Baronne.*

J'obéis à madame, elle peut ordonner;
Mais, vous....

LA BARONNE.

Obéissez quand madame l'ordonne.

JULIETTE, *regardant la Gouvernante.*

Madame! Ah! par ma foi, l'épithete m'étonne.

(*elle sort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

Eh! bien, ma chere amie!

LA GOUVERNANTE.

Ah! c'est trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer;
Avouez que c'est vous qu'un procès déplorable
A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh! madame, achevez
Cet aveu que j'implore, et que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnaissance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admise en votre confidence:
Mais je lis dans votre ame une noble fierté;
Un courage au-dessus de toute adversité,
Vous fait désavouer votre infortune extrême;

Et vous vous imposez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté :
Mais ce que vous cachez n'en est pas moins visible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit;
Madame, écartez donc le charme qui vous suit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Président s'abuse.

LA BARONNE.

Eh! bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre secret n'en est plus un pour moi;
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vu de mes yeux la preuve la plus claire
D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire;
Vous êtes sûrement la comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entends-je?

LA BARONNE.

Pardonnez: pour finir vos malheurs,
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel usage en avez-vous pu faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon secret,
Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot!

LA BARONNE.

Angélique l'ignore!

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en saura rien.

LA BARONNE.

Eh! quoi, la pouvez-vous priver d'un si grand bien?

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh! que lui produiroit ma douloureuse histoire?

LA BARONNE

Qu'en peut-il arriver de lui faire savoir
Sa naissance?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil et l'affreux désespoir.
Non, madame, laissons à cette infortunée
L'esprit de son état et de sa destinée.
On n'est point malheureux, quand on peut ignorer
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah! ma chere comtesse,
Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse;
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret.
Aucun autre que moi ne sait votre secret;
J'ai su le ménager avec un soin extrême.
Le Président, qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi;
Content de relever votre illustre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille;
Son bonheur lui suffit : en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LE PRESIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRÉSIDENT.

Madame, prenez part à ma douleur extrême ;
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même ;
Pour moi, tout votre zele en vain s'est déployé.
Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'est revenu.

LA BARONNE.

Ciel! quelle est ma surprise!

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'absolument vous vous soyez méprise ;
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux
Que j'avois pu me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE.

Comment voulez-vous donc qué je me justifie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je vois bien qu'il faut que je me sacrifie,
Et que j'avoue enfin un secret échappé.
(*au Président.*)
C'est vous-même, monsieur, qui vous êtes trompé.

LE PRÉSIDENT, *à la Baronne.*

Est-elle du secret?

LA BARONNE.

Elle sait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je?
Votre indiscrétion me paroît bien étrange!

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer.
Ce renvoi vous étonne! Avez-vous dû penser
Qu'il pût être permis à cette infortunée

De relever ainsi sa triste destinée,
Et de vous dépouiller en cette occasion?
La générosité vous fait illusion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle;
Mettez-vous à sa place : auriez-vous accepté?
Elle a tout refusé; ce n'est point par fierté,
Par dédain, par mépris; elle en est incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais n'avouez-vous pas que son juge est coupable
D'avoir été surpris?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l erreur est un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle;
Il a cru bien juger, il est quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de son ministere il s'est mal acquitté.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée:
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée;
N'en parlons plus, elle a subi son jugement,
Le ciel même a pris soin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force et le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage,
De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé

Que l'on ne devroit plus offrir à sa mémoire.
Dans son abaissement laissez-lui cette gloire ;
C'est tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je serois criminel....

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.
(elle sort.)

SCENE XI.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez ma surprise, elle est trop légitime;
Je n'en saurois douter, voilà donc ma victime!
C'est moi qui suis la sienne... O refus douloureux!
Dieux! qu'elle m'a rendu confus et malheureux!
Que son abaissement l'élève et m'humilie!
Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie;
Et pour le réparer mes soins sont sans effet,
Elle veut à jamais me laisser mon forfait.
Eh! c'est trop se venger : unissons-nous contre elle.
Je prétends m'acquitter; la dette est trop cruelle.

LA BARONNE.

J'admire, entre elle et vous, ces généreux combats.

LE PRÉSIDENT.

Eh! l'admiration ne la sauvera pas.

LA BARONNE.

Aussi ne veux-je point y borner tout mon zele.
J'en ressens, comme vous, une peine mortelle:
S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer
Que le ciel aura soin de nous le suggérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *à part.*
Elle rêve.... Feignons de ne l'avoir pas vue
Lorsque tous deux ont eu leur derniere entrevue.

ANGÉLIQUE, *appercevant la gouvernante.*
Vous m'avez fait chercher?

LA GOUVERNANTE.
Oui; mon empressement
Vous donne, je le vois, du refroidissement;
Il m'a, dans votre cœur, en secret desservie.

ANGÉLIQUE.
Quand j'ai de l'amitié c'est pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.
Puis-je vous demander, sans indiscrétion,
S'il vous souvient encor d'une commission
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne?

ANGÉLIQUE.
Vous me la rappelez... Mais à propos... Ma Bonne...

LA GOUVERNANTE.
Quoi?

ANGÉLIQUE.
Si vous m'en croyez, sans trop précipiter,
Vous attendrez encore à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE.

(*à part.*)

Pourquoi? Dissimulons.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il faut que j'y pense.
Mettez-vous à ma place en cette circonstance;
Il s'agit de quitter et d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inspirer tant de goût?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre tant de charmes,
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes
Et de l'incertitude où je vois votre sort?
Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut, ainsi que vous, se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hasard toute sa destinée?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours,
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE.

Je m'en flatte. Calmez vos frayeurs indiscretes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes;
Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors?
Le néant est caché sous de si beaux dehors;
La Baronne vous aime, et j'en suis convaincue;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévue
Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans espoir.

ANGÉLIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir.
Je ne soutiendrai point cette disgrace affreuse.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je serai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas, j'en mourrai de douleurs,
Et ce sera pour vous le moindre des malheurs.

Je sais que la retraite, à des gens de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image;
La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant;
Bientôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne;
A tout ce qu'il vous plaît il faut se conformer;
On ne veut pas vous perdre. Eh! qui pourroit former
Un projet, un complot si cruel? Non, vous dis-je,
Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige:
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Consentez seulement, pour un temps limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage....

ANGÉLIQUE.

Eh! de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.

Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGÉLIQUE.

En parle-t-on?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGÉLIQUE.

Et quelle est la future?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGÉLIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi voulez-vous vous flatter,
Quand cet événement va bientôt éclater?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur

D'un traître, d'un perfide, et d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE.

A votre zele ardent je me livre moi-même;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour:
Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir...! Excusez de trop vives alarmes.
Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié:
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce mystere?
Faut-il que je l'ignore?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi me celer vos secrets les plus doux,
A moi, qui ne puis être heureuse que par vous,
Que par votre bonheur? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez? Quel refus est le vôtre?
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité?

ANGÉLIQUE.

L'état où je vous vois, et la nécessité
De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Quels secrets vont éclore?

ANGÉLIQUE.

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé:
Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé!
Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure
Ne se fera jamais, comptez que j'en suis sûre....
Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Ciel! quel est mon effroi!

(*haut.*)

Sainville est engagé, dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Est-il possible?

ANGÉLIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendrons invisible
Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs.
Quoi! n'étoit-ce pas-là l'objet de vos desirs?
Vous doutiez seulement que l'amour de Sainville
Eût un but légitime? Eh bien! soyez tranquille.
J'ai sa main et sa foi, mes destins sont les siens.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quel droit?

ANGÉLIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens?
Mon aveu doit suffire, à ce que j'imagine:
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et sans nulle fortune, à la merci du sort?
S'il est vrai, j'ai donc pu, sans avoir aucun tort,
Ne prendre auparavant les ordres de personne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins vous auriez dû consulter la Baronne:
Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur....
Mais non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGÉLIQUE.

Vous ne le croyez pas? Il faut donc vous confondre.
(*en tirant la promesse de Sainville.*)
Tenez, voyez, lisez. Qu'aurez-vous à répondre?

Est-ce là de sa foi le garant immortel?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'autel,
Confirmer, en secret, cette union parfaite....
Vous en serez témoin.... Etes-vous satisfaite?
Sur-tout ne dites rien de ma félicité;
Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE.

Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystere
Auroit dû vous donner un remords salutaire.
Voyez quel est l'abîme où vous vous enchaînez!
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,
Sont un piége couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorsqu'il n'est plus temps.
Ah! pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens?
Eh! n'est-on pas assez à plaindre quand on aime?
Un amant n'est déja que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres et des droits,
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

ANGÉLIQUE.

Je ne serai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La sagesse n'est pas toujours inaltérable;
C'est en vain qu'on se flatte, et qu'on croit être sûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur;
Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse,
Et l'on cede, par force, à sa propre foiblesse:
Tout se découvre alors; un nœud si criminel
Ne laisse, en se brisant, qu'un opprobre éternel.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.
(*haut.*)
Eh! tranquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE.

Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher,

Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous est cher?

ANGÉLIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien! vous le perdrez.

ANGÉLIQUE.

Ma surprise est extrême!
Eh! comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune est au-dessous de lui:
Le plus riche parti se présente aujourd'hui;
S'il rejette, pour vous, l'hymen qu'on lui propose,
Le Président, surpris, en cherchera la cause:
Craignez tout d'un courroux justement mérité;
N'en doutez pas, son fils sera déshérité,
Et vous aurez causé son malheur et le vôtre;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout! Il fuit les malheureux:
Il aime la fortune, et n'est pas plus fidele;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés....
Vous ne m'écoutez pas?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai, je ne songe
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'est qu'un mensonge....
Enfin, vous persistez?

ANGÉLIQUE.

Oui, sans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien
faits;
Je n'en sais pas assez touchant cette matiere;
Pour prendre en ce papier une assurance entiere,
Il faut que je consulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas besoin;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin.
La moindre défiance est un manque d'estime;
Sainville, avec raison, pourroit m'en faire un crime.
Je ne veux, contre lui, ni garants, ni témoins;
Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de sûreté, souffrez que je m'informe;
Je crains que cet écrit ne pèche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Eh! que m'importe à moi? Mes vœux sont satisfaits.
Je crois mieux les serments que Sainville m'a faits,
Que tout ce qu'on pourroit vous dire: ainsi, ma Bonne,
Rendez-moi....

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne!

LA GOUVERNANTE.

Laissez moi le garder, j'ose vous en prier.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment.... Mais on vient....

SCENE II.

SAINVILLE, LA GOUVERNANTE, ANGELIQUE.

SAINVILLE, *à Angélique.*

Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin?

ANGÉLIQUE.

C'est notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel est donc ce langage?
Qu'avez-vous fait?

ANGÉLIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAINVILLE.

De quoi donc?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort; il lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur et ma gloire,
Que, l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent, je ne sais quel scrupule l'arrête;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre destin
Que par un nœud secret? Il étoit nécessaire.
Mais enfin, je le sais, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuser du malheureux secret

Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.
Vous fûtes, vous serez toujours mon ennemie;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous détesterois si j'étois criminel:
Connoissez un amour qui doit être éternel;
Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême.
J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême;
Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur:
Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, sans m'avilir moi-même?
Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime.
Connoissez mes desirs; je borne tous mes droits
Au seul titre secret....

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les lois
Et les droits paternels?

SAINVILLE.

Hélas! qui les ignore?
Je les sais comme vous; mais je connois encore
Un pouvoir au-dessus de leur autorité,
C'est celui de l'honneur et de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables?
Et les peres sont-ils toujours inexorables?
Un fils au désespoir en peut tout espérer;
Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer,
Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh! soyez moins cruelle,
Et consentez. D'abord que je réponds de lui....

SAINVILLE.

Eh bien! séparez-nous, même dès aujourd'hui,
C'étoit votre dessein; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen: la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment? Expliquez-vous?

SAINVILLE.

Je sais, à ce sujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet;
Elle adore Angélique; et malgré votre zele,
Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle.
Puisque vous me craignez, partez dès à présent;
J'ai le bien de ma mere, il sera suffisant
Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible,
En cas que mon bonheur soit toujours impossible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos soins ce dépôt précieux;
Recevez-le de moi pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.
(*à Angélique.*)
N'y consentez-vous pas jusqu'à des temps plus doux?

ANGÉLIQUE.

Moi, Sainville? Ah! pourvu que je vive pour vous,
Au milieu des transports d'une si douce attente,
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oui, ma Bonne y consent... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites?
Voilà donc la vertu que vous me supposez?
C'est un enlèvement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimere?
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui?
La nature y répugne et me parle pour lui.
Eh! croyez que sa voix ne m'est pas étrangere.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique,...

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne et le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espere;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement:
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance....

LA GOUVERNANTE.

Qui? moi! je garderois un coupable silence!
Je me suis contenue autant que je l'ai pu;
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu.
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere;
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *à part.*

Ah! grands dieux, c'est mon pere!
Je frémis! Elle est femme à lui révéler tout.
(*à la Gouvernante.*)
Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'est-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! mon fils, je viens chercher votre réponse
Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle est entre mes mains, et je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas besoin que je l'explique.
Mais en tout cas, monsieur, je vous laisse Angélique.

SAINVILLE, *à part.*

Tout est perdu.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Restez, attendez votre sort.
(*elle s'en va.*)

SAINVILLE, *à Angélique.*

Ce sera votre arrêt et celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE.

LE PRÉSIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, est-ce moi qui m'abuse?
Qu'ai-je lu?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute et mon excuse.

LE PRÉSIDENT.

Quel est donc cet écrit?

SAINVILLE.

Le serment solemnel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc? Etes-vous libre? Avez-vous pu promettre?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquitter un semblable serment?

SAINVILLE.

Eh! regardez, mon pere, un objet si charmant.
Voyez. Pouvois-je prendre une chaîne plus belle?
(*à Angélique.*)
Rassurez-vous.

LE PRÉSIDENT.

C'est donc avec mademoiselle?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT.

Quel que soit votre choix,
Ainsi donc vous croyez être au-dessus des lois?
Voilà, de votre part, un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon pere, je sais tout; mais je demande grace:
La forme est contre moi; mais, sans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur? Laissez-m'en donc le soin.
Eh! qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur?
Ah! voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves?
Les enfants sont-ils donc de malheureux esclaves?

LE PRÉSIDENT.

Non, mon fils; mais enfin nous en savons plus qu'eux;
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux;
Et c'étoit-là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh! que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même?
Depuis plus de trois mois, errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour;
Je me suis répandu pour éteindre ma flamme;
J'ai moi même frayé le chemin de mon ame;
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts:
A ce premier objet d'une flamme si belle,
Le ciel même a voulu que je fusse fidele.

LE PRÉSIDENT.

Oui, le ciel a tout fait. Eh! quelle illusion!

Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE.

Ah! monsieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer?
Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, monsieur, c'est sur moi que doit tomber le
blâme;
On séduit quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use, contre lui, de sa sévérité.
Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge,
Se donner sur la foi d'un pareil mariage
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née;
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée;
Il savoit que je puis disposer de mon sort;
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute; et je me dois rendre à cette chimere.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGÉLIQUE.

Eh! ne savez-vous pas...?

LE PRÉSIDENT.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur; elle me veut du bien;
Mais....

LE PRÉSIDENT.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Je n'en suis point du tout héritiere.

SAINVILLE, *à part.*

C'en est fait.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Quel soupçon!

SAINVILLE, *à part.*

Ma disgrace est entiere.

LE PRÉSIDENT, *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez....

ANGÉLIQUE.

Doit le justifier,
Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle énigme! En effet, vous n'êtes point sa niece?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRÉSIDENT, *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE, *à part.*

Il en est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE, *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Plus j'y songe... Ah! grands dieux!

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme!
Un rapport enchanteur regne au fond de notre ame.
Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus
d'appas!

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi.... Seroit-elle...? Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE, *se jettant aux pieds de son pere.*

Ah! mon pere, arrêtez, je vous prie;
Si vous nous séparez il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu;
Mais, si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,
J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,
Et subir les horreur d'un désespoir extrême.
Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'eussiez voulu! Que faut-il que j'espere?

LE PRÉSIDENT.

Eh! rapportez-vous-en, de grace, à votre pere:
Croyez que je prendrai le plus sage parti;
Bientôt de votre sort vous serez averti.
(*à son fils.*) (*à Angélique.*)
Rentrez.... Et vous, allez retrouver votre Bonne.
(*à son fils.*) (*seul.*)
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empressement;
Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, SAINVILLE.

JULIETTE.

Je vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible;
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible:
L'accès près d'Angélique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit....

SAINVILLE.

Mais comment?

JULIETTE.

C'est un fait: elle est comme enchaînée;
La porte du jardin vient d'être condamnée;
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlevement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévue.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vue:
Mais il vous est aisé de vous l'imaginer;
Sans se voir, quand on s'aime, on peut se deviner.

SAINVILLE.

Ah ! mon pere, sans doute, acheve la vengeance !
Et la Baronne est-elle aussi d'intelligence ?

JULIETTE.

Je ne sais, mais souvent, au déclin des beaux jours,
Notre sexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront.... Ma perte est résolue !
Je veux la voir, dussé-je expirer à sa vue.
(*il sort.*)

SCENE II.

JULIETTE.

Je commence à douter qu'il soit si doux d'aimer ;
D'abord, la seule idée avoit su me charmer :
Je le croyois le bien le plus grand de la vie ;
Ce que j'en vois m'en fait presque passer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur ;
Il est vrai : cependant que faire de son cœur ?

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *à Angélique, qui rêve.*

Comment ! vous voilà seule ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! laisse-moi tranquille.
(*elle se promene.*)

JULIETTE, *à part.*

Allons, tout au plus vîte, en avertir Sainville.
(*elle sort.*)

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE, *achevant de lire la lettre.*

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*
Ah! ciel, je te rends grace.... Eh! daignez me parler.

ANGÉLIQUE.
Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.
Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGÉLIQUE.
Que m'importe à présent, pourvu que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.
Non, entre vous et moi, c'en est fait pour toujours.
Je supporterai tout, pourvu qu'on nous sépare.

LA GOUVERNANTE.
Vous prononcez bien vite un arrêt si barbare.

ANGÉLIQUE.
C'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.
Juste ciel, quel aveu!

ANGÉLIQUE.
Non, ce faux désespoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.
Eh! de quels sentiments suis-je donc animée?

ANGÉLIQUE.
D'un zele amer, toujours trop inconsidéré,
Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.
Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raisons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer!
Je rendois grace au ciel d'un présent si funeste!
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Ce ciel, que j'en atteste,
Connoît si je vous aime. Hélas! jusqu'à ce jour,
Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! grands dieux! à quel titre!

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache si fort?
Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon sort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh! non, il ne l'est pas... Ah! ma chere Angélique!

ANGÉLIQUE.

Moi?

LA GOUVERNANTE.

Vous; pour un moment, laissez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE.

Ne me voilà-t-il pas sensible à ses douleurs,
Et presque hors d'état de soutenir ses larmes?
Quel est cet ascendant? Où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut se trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée

De me voir si sensible à votre destinée?
Vous demandez pourquoi : craignez de le savoir.
Par un ménagement que j'ai cru vous devoir,
Je m'étois à jamais condamnée à me taire :
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystere,
Et vous causer peut-être un éternel regret.
(*à part.*)
Que vais-je découvrir?

ANGÉLIQUE.

Quel est donc ce secret?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE.

Comment! De qui puis-je dépendre?
Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoissiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere;
Que je ne devois plus compter sur une mere
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pu voir?
Vous a-t-elle en mourant laissé tout son pouvoir..?
Vous la pleurez?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel n'a point fini sa vie.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous? La mort ne me l'a point ravie?
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ose.

ANGÉLIQUE.

Elle vit?

LA GOUVERNANTE.

Hélas! oui;
Et c'est pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inoui!

Je vous pardonne tout. Ah ! ciel ! quelle est ma joie!
Ma Bonne, absolument il faut que je la voie?

LA GOUVERNANTE.

Cessez....

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me désespérez.... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous son état et le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous êtes ma mere ; oui, je n'en veux point d'autre.
Tout me le dit ; cédez, et qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçus de vous.

LA GOUVERNANTE.

Eh! bien, vous la voyez. Puisque je vous suis chere,
La nature triomphe, et vous rend votre mere.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel! mais quel remords vient déchirer mon cœur?
(*elle se jette à ses genoux.*)
C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur!

LA GOUVERNANTE, *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende;
Cachons notre secret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous? Laissons régner ici la paix.
Vous voyez notre état ; renoncez pour jamais
A l'espoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que sacrifiez-vous? Une folle espérance.
Dans le sein de l'oubli cherchons un sort plus doux.
Abandonnons le monde, il n'est pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rends, et je sens que ce n'est que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop séduite.
Mais, hélas ! comment fuir?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel en a pris soin;

De la Baronne, enfin, vous n'avez plus besoin.
Un parent éloigné, dont j'étois héritiere,
A depuis quelques jours terminé sa carriere ;
Je viens de le savoir, et que dès-à-présent
Nous jouissons d'un bien qui sera suffisant
Pour vivre, loin du monde, en une aisance honnête.
Partons secrètement, que rien ne nous arrête ;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

ANGÉLIQUE.

Quoi! sitôt pour jamais il faut s'en séparer!

LA GOUVERNANTE.

Nous ne saurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE.

Que va-t-il devenir? Quoi! partir tout-à-l'heure,
Sans se revoir du moins pour la derniere fois!

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE, *en se jettant dans les bras de sa mere.*

Il le faut, je le dois....
Arrachez-moi d'ici; je me perds si je reste.

SCENE V.

SAINVILLE, LA GOUVERNANTE, ANGELIQUE.

SAINVILLE, *en les arrêtant.*

Ah! vous me trahissez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-temps funeste!

SAINVILLE.

Cruelle! Il est donc vrai que vous lui pardonnez?
A ses séductions vous vous abandonnez!
Elle triomphe encore!

ANGÉLIQUE.

Arrêtez! C'est ma mere....

(*en lui baisant la main.*)
Si vous saviez combien elle doit m'être chere!

SAINVILLE, *à part.*

Quel obstacle cruel...! O sort plein de rigueur!
(*haut.*)
Madame...! dites-vous... Elle auroit ce bonheur?

ANGÉLIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire aussi la sienne.
(*après avoir rêvé.*)
(*à Angélique.*) (*se jettant aux pieds de la gouvernante.*)
C'est votre mere.... Eh! bien, soyez aussi la mienne.
Eh! madame, d'où vient cette opposition?
Je ne reconnois point de disproportion;
La nature et l'amour ne l'ont jamais admise.

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous est pas permise.
Un inutile espoir vous enivroit tous deux;
La fortune s'oppose au succès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah! vous m'allez quitter! votre fuite s'apprête!
Vous méditez ma mort!

LA GOUVERNANTE, *à sa fille.*

Que rien ne nous arrête.

ANGÉLIQUE, *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus; recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Lisez le reste dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez....

SCENE VI.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, ANGELIQUE.

SAINVILLE.

Ah! madame! Ah! mon pere!
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiscrétion.

SAINVILLE.

Je n'y survivrai pas.
(*à la Baronne.*)
Ah! madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui? moi!

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie;
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas;
Mais un pere cruel n'y consentira pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice?
Nos enfants n'ont jamais su nous rendre justice.
(*à la Gouvernante.*)
Madame, épargnons-nous des discours superflus.
Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus:
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause;
Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein:

(*en montrant la Baronne.*)
Madame en est témoin. Est-ce votre dessein
Que le pere et le fils périssent l'un par l'autre ?
C'en est fait si mon sang ne s'associe au vôtre.
Ah ! daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE.

Ma mere, il y consent.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

LA BARONNE.

Ah! comtesse, agréez cette heureuse alliance.

SAINVILLE.

Ciel! qu'entends-je ?

LE PRÉSIDENT.

Souffrez qu'un accord si charmant
Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune?

LA BARONNE.

Eh ! madame, calmez cette crainte importune.
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux,
Ils auront tout mon bien, je l'assure à tous deux ;
Ils seront mes enfants, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, *au Président.*

Monsieur, qu'ils soient heureux ; vous en êtes le maître.

SAINVILLE, *en prenant la main d'Angélique, et en regardant le Président et la Gouvernante.*

Ah! quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait,
Est le moindre présent que vous nous ayez fait.

FIN DE LA GOUVERNANTE.

ÉPITRE DE CLIO,

À

MONSIEUR DE B***,

AU SUJET DES OPINIONS RÉPANDUES DEPUIS PEU CONTRE LA POÉSIE.

1733.

O TOI, jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens, prends la plume et le style d'Horace,
Ecoute, écris, et venge le Parnasse.
Le Fanatisme, au bas de ce vallon,
Veut pervertir les enfants d'Apollon;
Et leur prêchant un nouveau catéchisme,
Porte avec lui le scandale et le schisme:
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Assez de nos sujets,
Comme brebis, se suivant l'une et l'autre,
Pour son bercail, ont déserté le nôtre.
Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur sophiste habitué,
Quand il lui plaît, sa plume hétérodoxe,
En axiome érige un paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poison,
Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de Mémoire,

Il appela de la prescription
Dont jouissoit le chantre d'Ilion.
Mais ce n'est plus la querelle d'Homere,
Il donne encor dans une antre chimere;
Il va, dit-on, du faux charme des vers
Désabuser pour jamais l'univers;
Et pour donner plus d'essor au génie,
Anéantir la rime et l'harmonie.
Tel Alexandre, étant près d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.
Pour maintenir notre gloire et nos charmes,
Je n'ai besoin que de nos propres armes;
Quoique pourtant nos doux amusements
Soient au-dessus des vains raisonnements.
Loin tout censeur qui n'a que du génie,
A qui souvent la nature dénie
Ce sentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai sait d'abord prévenir.
C'est au goût seul à juger d'un ouvrage;
Par le plaisir, il regle son suffrage;
Doux préjugé de l'esprit et du cœur,
De l'analyse il brave la rigueur;
Et dédaignant les disputes de classes,
Ne reconnoît pour juges que les Graces.
Mais rassemblons ces griefs prétendus
Que l'ignorance a chez vous répandus.
Au bas du Pinde il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint « que nos folles humeurs
« Ont appauvri la langue et les rimeurs;
« Que l'art des vers est un jeu d'aventure,
« Où le bon sens se trouve à la torture;
« L'esprit, contraint par les difficultés,
« N'y jouit plus des mêmes facultés.
« Tyrannisé par des lois insensées,
« Qui font toujours avorter ses pensées,

« Il est enfin réduit à supprimer
« Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
« Le terme propre altere la mesure,
« Son synonyme alonge la césure :
« Par l'hiatus, cet autre est éconduit ;
« La rime oblige à faire un long circuit ;
« Pour assortir ces unissons frivoles,
« Il faut noyer le sens dans les paroles,
« Et les beaux vers sont enfants du hasard. »
Ceux qui sont nés peu propres à notre art
Osent ainsi taxer, sans connoissance,
La langue, et nous, de leur propre impuissance.
Ainsi jadis avant que sur les mers
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrieres profondes
Dont l'océan sépare les deux mondes,
Comme un obstacle opposé par les dieux,
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuse industrie,
De jour en jour, feroit des matelots?
Qu'on les verroit, triomphants sur les flots,
Assujettir Éole dans des voiles,
Et dans un cercle asservir les étoiles?
Telle pourtant l'adresse des humains,
D'un pôle à l'autre, a tracé des chemins;
Malgré les vents et les flots infideles,
Neptune a vu voguer les citadelles
Vers ces climats où Plutus jusqu'alors
Avoit caché ses funestes trésors.
Avec autant de courage et d'adresse,
On s'est frayé des routes au Permesse;
Sans remonter à la source des temps,
Le dernier siecle a des faits éclatants.
On boit encore à la même fontaine
Où s'est alors abreuvé La Fontaine.

Comme autrefois, sur les pas des neuf Sœurs,
On voit encor renaître autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au chantre heureux du vainqueur de la ligue.
Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier rassure les rimeurs;
En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mysteres:
Heureux enfin, s'ils goûtent des avis
Que dans ce siecle on n'a guere suivis!
Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sachez qu'en vain un astre bienfaisant
A fait de vous un poëte en naissant,
Si dès l'enfance une heureuse culture
N'ajoute encore aux dons de la nature;
Si l'on ne prend ses premieres leçons
Des anciens et de leurs nourrissons:
Car cette source unique et bienfaisante
Doit abreuver toute Muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer;
Il y faut boire, et non pas s'enivrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage et de leurs sens divers:
La langue est une, en prose comme en vers;
Et la grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits, leur juste expression
Ne souffre entre eux aucune extension;
Chacun contient son sens et son image
Précis, distincts, et marqués par l'usage:
C'est votre maître absolu dans son choix,
Autre que lui ne peut changer ses lois.
L'esprit en vain brille dans vos ouvrages,
Quand votre langue y reçoit des outrages;

Ne croyez pas pouvoir vous acquitter
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la glose,
Et traduisant votre pensée en prose.
 Plus d'un rimeur dans sa langue indigent,
Pour ses défauts toujours trop indulgent,
Quand il en trouve un exemple authentique,
Croit triompher d'une injuste critique.
Vous les voyez sourire en suffisants
A des avis donnés par le bon sens :
Leur souvenir au besoin trop fidele,
Me cite alors un illustre modele ;
Et s'en faisant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui :
Ainsi, sans soins et sans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.
 Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui,
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui ;
Il est trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux Filles de Mémoire ;
Mais dans sa langue un rimeur éprouvé,
En répetant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor sur son modele :
N'a-t-on pas vu son disciple fidele,
Ce satirique, ami de Juvénal (1),
D'imitateur se rendre original ?
Ainsi Racine amena sur la scene,
Après Corneille, une autre Melpomene,
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours :
Tout devient neuf, quand on sait bien le dire ;
L'expression est l'ame de la lyre.
Le plus beau trait, dans un vers mal rendu,
Est pour l'auteur presque autant de perdu ;

---

(1) Boileau.

Et sa pensée appartient au poëte
Qui saura mieux s'en rendre l'interprete.
La langue enfin est la base de l'art;
Sur le Permesse on s'embarque au hasard,
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde;
Là vous prendrez ce tour noble et coulant,
Ce style pur, ce langage galant,
Qu'avec Chaulieu La Fare eut en partage,
Et dont La Faye a fait son héritage.
Heureux qui peut, chez d'illustres amis,
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons une Muse attentive
Se sent toujours de ceux qu'elle cultive.
A votre langue appliquez donc vos soins,
Elle a de quoi fournir à vos besoins;
Tel eût trouvé qu'elle est plus étendue,
S'il en eût fait une étude entendue,
Et d'un jargon étrange et précieux
N'eût pas souillé le langage des dieux.
Ce fut ainsi que déja l'ignorance
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un pédant, le fléau du métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare;
C'étoit Ronsard, dont la verve bizarre,
Aux mots du temps ne pouvant se borner,
Gâta la langue en la voulant orner.
C'en étoit fait, si le ciel n'eût fait naître
Un nourrisson qui devint votre maître;
Malherbe apprit à ses contemporains
A se passer de ces termes forains
Qu'au grand regret de la pédanterie,
Il renvoya chacun dans leur patrie.
Il fut suivi par Racan et Maynard:
Tous deux, instruits des finesses de l'art,

Surent au Pinde amener sur leurs traces
La pureté, l'élégance, et les graces;
Mais il fallut bien du temps aux neuf Sœurs
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les Muses florissantes,
De jour en jour devenir languissantes;
Et la folie alors nous infecta
De ces sonnets que Dulot inventa (1);
La folle pointe, à l'antithese unie,
Prit dans les vers la place du génie;
Et le bon sens, timide et sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.
Rêveuse, un jour, sans suite et sans compagnes,
(Il m'en souvient) j'errois dans nos campagnes;
Je m'amusois, pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos prairies:
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries:
L'aimable aspect de ses bords enchantés,
Son doux murmure, et ses flots argentés,
Tout rappela dans ma triste pensée
Le souvenir de sa gloire passée;
Plus vivement je sentis mes malheurs:
Fleuve divin, dis-je en versant des pleurs,
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives!
Le barbarisme a dépeuplé tes rives:
Jusques à quand, ô source des beaux vers,
Couleras-tu sans fruit pour l'univers?
A peine, hélas! Sarrasin et Voiture
Ont en passant goûté d'une eau si pure.
Le fleuve alors, agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques eaux;
Et s'élevant sur son urne azurée,
Je fus ainsi par ce dieu rassurée:

(1) Dulot, inventeur des bouts-rimés. Voyez Sarrasin.

« Un autre goût va changer notre sort.
« La terre s'ouvre, un nouveau peuple en sort;
« Toutes mes eaux auront peine à suffire;
« Et toi, remets des cordes à ta lyre. »
Il dit; l'espoir, plus prompt que les Zéphyrs,
Vint dans mon cœur ramener ses plaisirs.
Pour annoncer la commune alégresse,
Je fus chercher les Nymphes du Permesse.
Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un inconnu s'occupoit à rêver:
Quel souvenir réveilla ma tendresse!
Je soupirai de joie et de tristesse.
Au même endroit, c'est ainsi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois;
C'étoit lui-même; il m'apprit son histoire:
« Pour achever ce qui manque à ma gloire,
« Le ciel, dit-il, sous ces traits que tu vois,
« Me rend au monde une seconde fois;
« Et sous le nom de l'aîné des Corneilles,
« J'y produirai mes plus grandes merveilles.
« Va, laisse-moi recueillir mes esprits. »
Alors parut à nos regards surpris,
Dans les états de ma sœur Melpomene,
Ce lumineux et nouveau phénomene
Qui, moins brillant en commençant son cours,
A l'Hélicon donna de si beaux jours.
Cet avenir prédit par le Permesse
S'ouvrit enfin, et remplit sa promesse.
De jour en jour, nos heureuses leçons
Firent alors d'illustres nourrissons.
Un autre Auguste eut un autre Mécene,
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le barbarisme, encor plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnasse françois;
Un Aristarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette hydre ridicule;

Du dieu des vers ministre souverain,
A la licence il mit un juste frein :
Notre art, soumis à l'exacte grammaire,
Comme autrefois, ne fut plus arbitraire ;
Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hasardé ;
Et se bornant à leur sens legitime,
Prouva qu'entre eux aucun n'est synonyme.
Le vers alors, perdant sa dureté,
Avec la forme, acquit la pureté.
Pégase alloit par bonds et par secousses ;
Il lui donna des allures plus douces :
Sur le Parnasse enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût ;
Et termina plus de travaux qu'Alcide.
   Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui, sur le ton le plus mélodieux,
Sut moduler le langage des dieux :
Lui, dont la veine harmonieuse et pure,
Prenant son cours du sein de la nature,
Comme un ruisseau murmurant et flatteur,
Charme l'oreille, et coule jusqu'au cœur :
Il vint apprendre aux Muses délicates
A rejeter ces expressions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille, et discordants entre eux.
Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et, comme lui sauver leurs dissonnances !
Il est des airs qu'on pourroit avouer ;
Mais sur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-temps Apollon s'étudie
A les chanter : leur fausse mélodie,
Malgré son art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.
   Il faut encore, outre un heureux génie,
L'oreille juste, et propre à l'harmonie.

Malheur à qui n'en est pas enchanté!
Le vers n'est fait que pour être chanté:
Dans sa secrete et douce mécanique,
Il a son mode, et son genre harmonique;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner;
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant met l'oreille à la gêne;
L'esprit, sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussitôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flatter l'organe est le point nécessaire:
A cet appât le cœur se livre, et suit
L'impression du sens qui le séduit.
De ce talent la nature est avare:
Tel en partage eut l'esprit le plus rare,
Mais dans un vers toujours mal agencé,
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire,
Si vous forcez les cordes de sa lyre.
Il fut un temps moins facile aux rimeurs,
Quand le langage, aussi dur que les mœurs,
A vos ainés ne fournissoit qu'à peine
De quoi suffire à leur rustique veine;
Dès lors au Pinde, en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en est un qui fut grevé de blâme (1),
Pour avoir dit : *comparable à ma flamme.*
Cet hémistiche autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et soutenu par ceux que je condamne:
Mais je ne puis raffiner leur organe.
S'il m'en souvient, on a bien réclamé
Certain sonnet fait pour être blâmé.

---

(1) Malherbe.

A ce propos, on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la Folie :
Çà, dit ma sœur, sous ton joyeux bonnet,
Il me faudroit trouver un plein sonnet
De traits fallots, où l'antithese brille;
Je veux sur-tout que la pointe y fourmille...
Soit, dans ce goût, aurez sonnet exquis :
Je sais un fat, et qui plus est, marquis ;
Tous les matins, il rime à sa toilette :
C'est là, sans faute, où j'en ferai l'emplette...
Pas n'y manqua : dans un papier roulé,
Le doux sonnet (1), bien musqué, bien moulé,
Par un Zéphyr fut remis à Thalie.
Bon, dit ma sœur, ceci sent l'Italie ;
A nos gourmets j'en veux faire un présent ;
Sachons au vrai quel goût regne à présent :
En plein théâtre il faudra qu'on le lise.
Certain caustique en fit bien l'analyse,
Et le siffla ; mais le sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.
Je l'avoûrai, la prose est plus unie ;
Vous triomphez, disois-je à Polymnie (2),
Tout est changé dessus notre horizon,
La prose y va ramener la raison :
L'art de rimer n'est plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le génie.
Non, reprit-elle, et leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en prose qu'en vers ;
Malgré mon air aisé, doux, et facile,
Ils trouveront une Muse indocile,
Qui les séduit par des dehors flatteurs :
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.

---

(1) Le sonnet du Misanthrope.
(2) Muse qui préside à l'éloquence.

Mais parcourons les fastes de la prose :
Et quel est donc le titre qu'elle oppose ?
Contre un Horace est-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encore un Cicéron ;
Si j'avois pu, compte que dans Athenes
J'eusse formé bien d'autres Démosthenes.
Ce qu'ont écrit les Grecs et les Romains,
En chaque genre, est encor dans nos mains :
Qui des deux arts, jusqu'au siecle où nous
sommes,
En plus grand nombre a fait de plus grands
hommes ?
Rassure-toi, laisse à ces détracteurs
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs ;
Et ne crois pas qu'on abjure une étude
Dont le plaisir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout temps, en tous lieux,
A fait chérir des mortels et des dieux.
Gardez-vous bien d'affranchir vos mysteres
De la rigueur de leurs lois salutaires :
La tolérance y nuiroit encor plus.
Déja les vers ne sont que trop déchus ;
Vous les perdrez par trop de complaisance.
L'esprit s'endort sur la foi de l'aisance.
Quand un projet conçu bien nettement
Est à loisir digéré mûrement,
On est surpris de sa propre abondance :
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne pense,
Et les sujets les font naître à leur gré.
Comme un creuset échauffé par degré,
L'esprit veut l'être avec économie ;
Dans l'art des vers, comme dans la chymie,
Plus d'un artiste a souvent éprouvé
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé :
C'est un hasard, mais il est nécessaire ;
Et d'un rimeur c'est la chance ordinaire.

Qu'ils sachent donc, moins pressés de rimer,
D'un fen pareil se laisser animer:
Mais leur jeunesse est follement avide
D'un nom précoce et toujours peu solide:
Au bas du Pinde ils viennent essoufflés,
Et pour jamais ils y restent sifflés.
Dis-leur de prendre une course moins vive.
Plus on se presse, et plus tard on arrive.
Je dirai plus: le langage des dieux
S'est, de lui-même, arrangé pour le mieux:
Son mécanisme, appelé tyrannie,
Plus qu'on ne pense, est utile au génie:
Cette contrainte est une invention
Qui le conduit à sa perfection.
L'esprit vent être un peu mis à la gêne;
C'est l'aiguillon qui le tient en haleine,
Qui, par l'obstacle irritant son ressort,
Occasionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un essor qui l'étonne.
C'est par effort que le salpêtre tonne;
S'il n'est contraint, il reste sans vigueur,
Et ne produit qu'une vaine vapeur:
Plus on le presse, et plus on le resserre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainsi l'esprit, dans ses difficultés,
Semble augmenter encor ses facultés;
A son profit il tourne les obstacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Méprisez donc des projets surannés,
Que le bon sens a déja condamnés...
Ainsi parla contre sa propre cause,
Celle de nous qui préside à la prose.
C'est donc à tort qu'on blâme une rigueur
Qui maintient l'art dans toute sa vigueur;
Et qu'on réclame, avec l'indépendance,
La prétendue et nuisible abondance

De tous ces mots qu'Apollon a proscrits :
Contentez-vous de ceux qu'il a prescrits.
Vertumne, un jour, au lever de l'aurore,
Assis au pied de celle qu'il adore,
Dans ses cheveux entrelaçoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs :
La tendre amante, attentive et charmée,
S'abandonnoit au plaisir d'être aimée,
Et ses beaux yeux assuroient son vainqueur
Qu'un même amour régneroit dans son cœur.
« Ah ! dit alors Vertumne à la déesse,
« Voici le temps fatal à ma tendresse :
« Des soins plus doux que ceux de notre amour
« Vont désormais vous charmer tour-à-tour.
« A vos jardins la saison vous rappelle,
« Pour leur donner une façon nouvelle ;
« Et je verrai jusqu'au temps des moissons,
« Vos espaliers, vos nains, et vos buissons,
« Vous occuper, au mépris de mes larmes,
« Peut-être même aux dépens de vos charmes ;
« Qui sait encor (puissé-je mal prévoir !)
« Si vos vergers rempliront votre espoir.
« Sans leur donner sans cesse la torture,
« Laissez-les croître au gré de la nature :
« Par trop de soins et par trop de façons,
« Vous fatiguez vos tendres nourrissons,
« Et vous perdez leurs plus belles années ;
« A peine on voit leurs tiges couronnées,
« Qu'à leurs rameaux naissants et malheureux
« Vous imposez un lien rigoureux ;
« Bientôt un fer, encore plus terrible,
« Dans vos vergers fait un ravage horrible ;
« Et l'on n'y voit que Dryades en pleurs,
« Sur des monceaux de feuilles et de fleurs. »
Pour me blâmer, lui répliqua Pomone,
Mon cher Vertumne, attends jusqu'à l'automne :

C'est par mon art et mes soins bienfaisants
Que j'entretiens mes arbres florissants ;
De celui-ci, que ce lien redresse,
Contre les vents, j'assure la foiblesse,
Et je corrige un penchant malheureux ;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement sa seve s'évapore ;
Cet arbrisseau, comblé des dons de Flore,
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ses fleurs il faut le dégarnir ;
Comment veux-tu que cet autre profite,
En lui laissant cette herbe parasite,
Et ce feuillage où l'astre qui nous luit
Ne peut mûrir et colorer son fruit ?
Ainsi ma main retranche avec prudence,
Pour m'assurer encor plus d'abondance.
Vains érudits, téméraires censeurs,
Qui prétendez enseigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redresse ;
Car c'est à vous que son discours s'adresse.
Mais tel se plaint qu'on a mal-à-propos
Appauvri l'art de la moitié des mots,
Qui trouve encore assez de verbiage
Pour alonger un ennuyeux ouvrage ;
Et les rimeurs auroient encor besoin
Qu'on eût poussé la réforme plus loin :
Mais sous leurs yeux ils ont plus d'un modele (1)
Qui leur en donne un exemple fidele ;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter,
Il en est un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher sur ses traces :
Tu le connois, ce favori des Graces,

(1) On prétend que Quinault n'a pas employé plus de sept ou huit cents mots différents dans ses poëmes.

Lui dont les vers consacrés aux Amours,
Seront les seuls qu'ils chanteront toujours :
Il avoit peu de cordes à sa lyre,
Et cependant elle a pu lui suffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut dans un cœur inspirer tour-à-tour.
La fiere Armide, et la tendre Angélique,
Nous a fait voir sur la scene lyrique,
Qu'en peu de mots on peut être abondant.

D'un choix heureux l'expression dépend,
D'un terme unique, employé dans sa place,
Elle reçoit et sa force et sa grace :
Qui la surcharge aussitôt la détruit.
Celui-là seul en tire tout le fruit,
Qui rejetant l'étalage et l'enflure,
Sait la réduire à sa juste mesure;
C'est le grand art. La vraie expression
Ne va jamais sans la précision.
L'unique objet que notre art se propose
Est d'être encor plus précis que la prose ;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux.

La période, au cordeau compassée,
De la mémoire est bientôt effacée :
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir :
Elle s'envole, et ne laisse après elle
Qu'un sens confus qu'à peine on se rappelle :
Mais dans l'esprit et dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au vers doux et flatteur
D'insinuer ses charmes et ses graces,
Et d'y laisser les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du souvenir,
Et par lui-même il sait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux et du sens qu'il renferme.

Ainsi l'esprit, dans un vers séduisant,
Peut, sans travail, s'instruire en s'amusant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la mesure, et des rimes,
N'empêchent pas, quoi qu'on ose avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penser;
C'est une audace aussi vaine que folle,
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers :
Il en est peu qui nous soient étrangers.
La poésie, ainsi que la peinture,
Dans son ressort a toute la nature.
De tous les arts qu'on cultive avec soin,
En est-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la source, aussi *sainte* et féconde,
Ait eu son cours dès l'enfance du monde?
Ce fut alors que notre art immortel
Prit sa naissance, à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la musique, et la danse,
Dont il suivit les lois et la cadence.
Les laboureurs, pour prix de leurs moissons,
Sur des autels de mousse et de gazons,
N'offroient alors qu'un tribut d'alégresse :
On les voyoit pleins d'une aimable ivresse,
Parés de fleurs, danser à demi nus,
Et seconder leurs transports ingénus
Par des chansons naturelles et vives,
Qu'ils ajustoient à leurs danses naïves.
Qui peut nombrer les usages divers
Où les humains ont employé les vers?
Pour rendre aux dieux un plus célebre hommage,
La piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le soin d'instruire les mortels :
La vérité se servit des poëtes,
Et la sagesse en fit ses interprètes.

Médiateurs entre l'homme et les dieux,
Ils ont ouvert le commerce des cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire.
Furent commis par l'Amour et la Gloire
Pour couronner de myrte et de laurier
L'amant fidele et le fameux guerrier.
Ignore-t-on que le fils et la mere
Ne parlent point d'autre langue à Cythere?
Ainsi naquit chez les premiers humains
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont transmis ces grands maîtres.
Mais le jargon de vos premiers ancêtres
Ne put suffire à nos arrangements;
Le vers souffrit d'étranges changements,
Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encor dans son enfance:
Où l'on ne put, quoi que l'on ait tenté (1),
Donner aux mots aucune quantité.
Pour suppléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnasse ignorés;
Et l'unisson de la rime naissante
Vint ranimer leur chûte languissante,
Et rehausser, par cette nouveauté,
Un art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille, et la pratique,
De jour en jour, rendirent moins gothique.
A pas réglés le vers françois marcha,
Une césure en deux le partagea,
Par un repos qui varie et réveille
Une mesure uniforme à l'oreille.

(1) On a voulu faire autrefois des vers mesurés à la façon des Latins.

De mots entre eux trop pleins de dureté,
On adoucit la premiere âpreté;
Long-temps encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent souffrir l'oreille de Phébus.
L'élision, funeste à l'hiatus,
Vint de ce monstre affranchir l'harmonie:
Ainsi la France emprunta d'Ausonie
L'alignement et le même niveau;
Pour se construire un Parnasse nouveau,
Tâcha de suivre à-peu-près son modele,
Et vint à bout d'en construire un chez elle,
Sur un terrein peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux Muses étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moissonnées.
Pour nous fixer dans votre continent,
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Ministre encore au-dessus de sa place,
L'Atlas du trône et celui du Parnasse,
Ne rougit pas d'encenser nos autels:
A notre culte il porta les mortels;
Des doctes Sœurs, dans un nouveau lycée,
Il réunit la troupe dispersée,
Et mérita cet hommage éternel
Dont nous payons son amour paternel.
Hélas! jamais la Parque inexorable,
En enlevant un pere secourable,
A des enfants qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verser tant de pleurs après lui.
Thémis, sensible à nos vives alarmes,
Prit son bandeau pour essuyer nos larmes,
Et nous commit son propre protecteur,
Pour nous servir de pere et de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin, ce roi qui sur les deux collines

Par la Victoire en triomphe amené,
Fut par nos mains tant de fois couronné,
D'un nouveau faste accrut encor sa gloire,
Fit de son Louvre un temple de Mémoire,
Y rassembla tout le sacré vallon,
Et prit sa place à côté d'Apollon.
Mais je soupire en rappelant nos fastes.
Qu'un siecle à l'autre oppose de contrastes!
Et quel délire à nos regards surpris
Fait à présent fermenter les esprits!
Las du bon sens, l'erreur et le sophisme
Les vont enfin livrer au fanatisme.
Tandis qu'ainsi j'écrivois à l'écart,
Au bas du mont, jetant l'œil au hasard,
Je vis à gauche une épaisse poussiere,
Qui tout-à-coup obscurcit la lumiere;
Un bruit confus, mêlé de cris perçants,
Jeta l'alarme et l'effroi dans mes sens:
Je rejoignis mes timides compagnes,
Qui s'enfuyoient au sommet des montagnes.
Bientôt l'écho, parcourant nos déserts,
Nous annonça l'ordre du dieu des vers;
Et notre troupe encore plus troublée,
Dans notre temple à l'instant rassemblée,
Vint à Phébus offrir un foible appui.
Là, sur un trône aussi brillant que lui,
Environné par Corneille et Racine,
L'aimable dieu de la double colline
D'un doux souris accueillit les neuf Sœurs;
Il nous donna des couronnes de fleurs:
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la chimere emporter la victoire,
Et renverser, par des coups éclatants,
Des Marsyas érigés en Titans.
Les yeux alors pleins du feu qui l'embrase,
Il prend sa lyre, il monte sur Pégase,

Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars !
On y voyoit une antique matrone,
Sous l'attirail et l'habit d'Amazone;
Et sur son front nos lauriers profanés
Entrelaçoient ses cheveux surannés;
De mille atours messéants à son âge,
Elle étaloit le risible assemblage;
C'étoit la Prose avec nos attributs
Qu'on amenoit pour détrôner Phébus;
Et sur son char attelé de Modernes,
Environné d'un gros de subalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui sous leurs pieds, avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime et l'Harmonie.
Lors, un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta son cartel outrageux;
C'étoit un Drame en prose alambiquée,
Avec une Ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon soudain, avec mépris,
Au bas du Mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui descend des montagnes
Tous nos guerriers, guidés par nos compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomene, un poignard à la main,
Des yeux, du geste, et d'une voix tonnante,
Encourageoit sa troupe fulminante.
On vit alors deux célebres rivaux
Courir ensemble à des exploits nouveaux;
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour sa devise un d'eux avoit Pompée;
L'autre y portoit, écrit en lettres d'or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector:
Un autre, armé d'un stilet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,

Sur ces mutins fondit comme un lion:
Et les auteurs de la rebellion,
Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.
Non loin de lui, sous un casque brillant,
Certain lyrique, ayant pour cri *Roland,*
Se signaloit en faveur de la Rime:
Courage, ami, je te rends mon estime,
Lui dit alors le critique surpris;
Ton nom sera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liste,
L'inimitable et divin fabuliste,
Que la chronique et les rieurs du temps
Mirent jadis au rang des végétants:
L'homme d'Esope, inconnu de soi-même,
Enfin sortant de l'ignorance extrême
Qu'il eut toujours de sa rare valeur,
Fit aux mutins sentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pu, comme un nouvel Horace,
Seul contre tous, défendre le Parnasse.
La Rime avoit aussi parmi les siens
Ce successeur des comiques anciens,
Encor plus grand, si, dans tous ses ouvrages,
Il eût osé dédaigner les suffrages
Des fats du temps qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à se faire admirer.
Regnard suivoit l'auteur du Misanthrope.
Ici marchoient Malherbe et Calliope;
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits:
Les vents, l'orage, et la foudre à-la-fois,
Sur les mortels, par des coups si funestes,
N'exercent pas les vengeances célestes.
Tels, en fureur du haut de nos remparts,
On les vit fondre, à travers les hasards,
Et sur la Prose éperdue et fuyante,
Faire tonner leur lyre foudroyante.

D'autres sans nombre, aimables paresseux,
Par les Plaisirs, les Graces, et les Jeux,
Initiés jadis dans nos mysteres,
Dans ce grand jour, servant de volontaires,
Suivoient Chaulieu, La Fare, et Pavillon;
L'Amour menoit leur joyeux bataillon.
Pour éviter une entiere défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos marais;
Quand tout-à-coup des escadrons tout frais,
Au dépourvu prirent nos téméraires.
Ainsi deux vents furieux et contraires,
Contre un vaisseau, d'un souffle impétueux,
Réunissant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre, et d'abyme en abyme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais sans entrer dans des détails plus longs,
De ces rimeurs tu connois tous les noms.
Que celui-là soit réputé barbare,
Qui ne connoît l'éleve de Pindare.
Après ce chef des poëtes du temps,
Suivoit cet autre encor dans son printemps,
Qui, plus chargé de lauriers que d'années,
Passa l'espoir des Muses étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois,
A décoré le Parnasse françois:
Le grand Henri n'eût pas, disoit Virgile,
Mieux rencontré dans le chantre d'Achille.
Parmi tous ceux qui voloient sur leurs pas,
Il en est un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois sa valeur poétique:
D'un nouveau genre inventeur dramatique,
Quand il lui plaît, Melpomene en fureur,
Répand l'effroi, l'épouvante, et l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes,

Que jusqu'alors les timides rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.
Ici marchoit, plein de reconnoissance,
Ce nourrisson que, depuis sa naissance,
Le dieu des vers a pris soin de former:
Toutes mes sœurs semblent le réclamer;
Il est l'enfant de leur troupe immortelle,
Leur langage est sa langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon;
Et pour sa gloire et celle du vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous, Bignon l'aime et l'honore.
Ah! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du brodequin françois?
Par la nature instruit dans mes mysteres,
Nouvel auteur de nouveaux caracteres,
Qu'après Moliere on a vu moissonner
Au même champ où Regnard vint glaner.
Je l'avoûrai, je le pris pour Térence:
Oui, dit ma Sœur, c'est celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla plusieurs
Qu'on dit jadis instruits par les neuf Sœurs,
Enfants hâtifs, épuisés de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse;
Que l'on a vus toujours dégénérer,
S'anéantir, et se déshonorer;
Et c'est entre eux que se forgent à l'ombre
Ces noirs écrits et ces brevets sans nombre
Où leurs fureurs exhalent à longs flots
Un fiel goûté des méchants et des sots.
De part et d'autre, alors d'intelligence,
On courut sus et chassa cette engeance.
Le reste étoit de jeunes nourrissons,
Qui sauront mieux retenir nos leçons;
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'art des vers, et dont la Renommée,

En parcourant depuis peu nos deux monts,
A déja pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles.
Entre autre essai de leurs premieres veilles,
De l'un d'entre eux, chéri dans une cour
Où les beaux arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir, dernièrement encore,
Nous relisions la fable de l'Aurore !
Notre rivale et les siens aux abois,
Entre deux feux exposés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux et général.
Comme autrefois au pied des murs de Troie,
Du fier Achille Hector devint la proie;
Ainsi leur chef subit, à nos regards,
Le même sort autour de nos remparts.
Ainsi finit cette grande journée,
Qui décida de notre destinée,
Maintint la Rime, assura l'art des vers,
Et pour jamais remit la Prose aux fers.

FIN DE L'ÉPÎTRE DE CLIO.

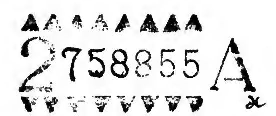


TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.

